

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de Liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 17 / Mars 2011

SOMMAIRE

- 1 | Éditorial
- 2-3 | Les rendez-vous de l'AMAM
- 4-5 | Le Rallye 2011
- 6-7 | Des voix dans la nuit
- 8 | La page du Mémorial
- 9-18 | Dossier : Hommage à Bernard Metz
- 19-20 | Morceaux choisis de Bernard Metz
- I-IV | Fiche pédagogique : Comment rédiger la biographie d'un personnage historique ?

Le 5 septembre 2009, Bernard Metz nous quittait. Celui sans qui il n'y aurait jamais eu de Brigade Alsace-Lorraine, était aussi notre ami et conseiller depuis la création de l'AMAM. Nous lui consacrons le dossier de ce numéro.

L'AMAM remercie tout particulièrement André Bord, Marie-Noël Diener-Hatt, Edmond Fischer et Bernard Veit qui ont rendu possible cet hommage à Bernard Metz.

À NE PAS MANQUER :
Dimanche 22 mai,
Grand rallye de l'AMAM

Bernard Metz : « Une conscience alsacienne ».

« Les gens intelligents rayonnent de splendeur comme la voûte céleste et ceux qui auront aidé les autres à être fidèles brilleront pour toujours comme des étoiles ». Daniel, XII, 3.

J'e n'ai rencontré Bernard Metz qu'au soir de sa vie. Pendant une dizaine d'années je l'ai régulièrement côtoyé dans les différentes instances qui ont pensé, réalisé et animé le Mémorial de Schirmeck. Ce n'est que progressivement, par touches successives, tel un puzzle qui se complète, que j'ai découvert l'homme exceptionnel avec qui j'ai eu la chance de réfléchir à un projet commun, d'abord le résistant, puis l'humaniste chrétien et enfin le savant.

Il parlait beaucoup de la Résistance, mais peu de lui-même ; c'est par ses compagnons que j'ai appris le rôle éminent qui fut le sien comme coordinateur de la Résistance alsacienne en Alsace et hors d'Alsace. J'ai alors compris le sens de son engagement, la grandeur de son engagement total. Repoussant de deux années ses études afin de combattre la monstruosité nazie, bravant tous les dangers, il se consacre dans le cadre du réseau Martial à l'organisation en zone sud du Groupement Mobile d'Alsace (GMA) dont les maquis constitueront en septembre 1944 la Brigade Alsace-Lorraine placée, à son initiative, sous le commandement d'André Malraux.

Son héroïsme pendant la guerre, sa fidélité aux engagements de la Résistance et au programme du CNR (Conseil National de la Résistance) trouvent leurs racines dans le scoutisme qui avait affermi son caractère et transmis un idéal comme le décrit si bien le professeur Francis Rapp (page 11). Tout en combattant l'envahisseur, son esprit pense déjà à l'Alsace de l'après-guerre : humaniste chrétien, citoyen engagé, il apparaît comme une « conscience alsacienne » (l'expression est de Bernard Veit) soucieuse de libérer la jeunesse alsacienne et mosellane de l'idéologie nazie inculquée par la propagande et la répression.

Dès la libération il s'applique à réconcilier, par l'éducation à l'école et dans les loisirs, par les différents Mouvements de Jeunesse et l'Education Populaire où se côtoient désormais les réfugiés revenus et ceux qui avaient subi l'oppression sur place, les incorporés de force et les résistants, les chrétiens et les laïques.

Marie-Noël Diener-Hatt évoque cette page souvent méconnue de notre histoire récente où s'illustrent, à côté de Bernard Metz, des anciens de la Brigade, comme Antoine Diener-Ancel et Louis Haeringer, mais aussi le philosophe Emile Baas, le peintre Camille Clauss et le géographe Etienne Juillard (pages 15 à 17). Au lendemain de la guerre, Bernard Metz reprend ses études de médecine ; chercheur, il explore des domaines jusque-là inconnus. D'autres plumes, plus averties que la mienne, celles de ses collègues et disciples (page 18) évoquent les recherches scientifiques de l'ancien résistant devenu agrégé de physiologie, créateur à Strasbourg du Centre d'études bioclimatiques du CNRS, chef du service des explorations fonctionnelles respiratoires aux Hospices Civils de Strasbourg, président de plusieurs instances internationales dans le domaine de l'ergonomie...

Bernard Metz : on admire le héros de la Résistance, on s'enthousiasme pour son humanisme et son engagement citoyens, on s'incline devant les découvertes du savant... mais avant tout, on aime l'homme, à la fois lucide et tolérant, modeste et enjoué, patient, mais capable de salutaires indignations. Avec son regard malicieux, bien que presque aveugle, il incarne l'image d'un vieux sage, témoin des combats passés, qui savait donner des conseils audibles par nos jeunes lycéens et collégiens, notamment lors des préparations aux Concours de la Résistance et de la Déportation. Il parlait alors sans complaisance ni démagogie, mais savait inciter son public à refuser la résignation parfois au prix de l'indignation. Image de la sagesse, il me rappelait souvent une citation de Montaigne que le professeur de philosophie nous faisait apprendre par cœur pour donner une plus-value à nos dissertations : « Pour faire de grandes choses, il ne faut pas être un si grand génie ; il ne faut pas être au-dessus des hommes, il faut être avec eux ». (Montaigne, Cahiers sur l'homme). ■

Marcel Spisser, 19 février 2011

Les rendez-vous de l'AMAM

Les cafés d'histoire ...

À Strasbourg

Le 15 novembre, le café de Catherine et François Schunck, auteurs de plusieurs livres sur les Alsaciens-Mosellans en Périgord, fut un grand moment de bonheur car les intervenants surent captiver le public par leur humour et de nombreuses images d'époque.

Avec beaucoup d'émotion, d'anciens évacués présents dans la salle redécouvrent : la gare de Périgueux qui connut une animation inhabituelle en septembre 1939 avec le passage de plus de 12 000 Alsaciens et où les haut-parleurs faisaient les annonces en français et en alsacien ; le quartier Sainte Ursule où étaient installés la plupart des services municipaux de la ville de Strasbourg ; le restaurant de Florent Taglang, rendez-vous des Alsaciens nostalgiques de leur cuisine traditionnelle ; l'église Saint Martin où Monseigneur Ruch, évêque de Strasbourg, célèbre une messe lors de sa visite pastorale en octobre 1939 ; la villa mauresque qui abritait le foyer Sainte Odile où les femmes évacuées venaient se restaurer et se détendre dans une ambiance alsacienne ; le cours Montaigne devenu le « Broglie » périgourdin... et le Cimetière Ouest où reposent ceux qui n'eurent pas la chance de revenir.

Au fait, saviez-vous que la municipalité de Périgueux a balisé un itinéraire pour visiter les lieux de mémoire de la présence alsacienne entre 1939 et 1945 ? ■



L'ancien théâtre abrita le foyer alsacien qui fut le lieu des débuts de Germain Muller (sous le pseudonyme de Germain Meunier) dans la pièce « Les jours heureux ».

À Mulhouse

Du jamais vu ! Affluence record ce 1^{er} février 2011 au Grand Comptoir de la gare de Mulhouse autour de Bernard Reumaux, directeur des Editions de la Nuée Bleue, Eugène Riedweg, historien des Malgré-Nous et le docteur Emile Roegel, rescapé du camp de Tambov, thème du café. « Toutes les familles alsaciennes ont été concernées de près ou de loin par l'incorporation de force » devait déclarer d'emblée Eugène Riedweg, auteur du livre de référence sur le drame de l'incorporation de force. Mais l'étude – qui ne fait que commencer – des archives russes récemment acquises par le Conseil Général du Bas-Rhin apporte un éclairage nouveau à cette histoire des Malgré-Nous alsaciens et mosellans prisonniers des soviétiques.

Mais rien ne peut remplacer les témoignages des derniers survivants réunis ce soir autour d'Emile Roegel – le docteur Roegel, un homme serein, apaisé, un philosophe et un humaniste sachant faire la part des choses, un homme qu'on écoute sans voir passer le temps – Pour la première fois, un café d'histoire s'est prolongé au-delà de 21 heures...

À Schirmeck



Le KZ Osthofen s'installe dans une vieille papeterie du XIX^e siècle. Il fut opérationnel de mars 1933 à juillet 1934. Après la guerre, il fut transformé en usine de meubles avant de devenir un musée, lieu de mémoire.

Ni le grand froid, ni la neige, ni le verglas n'ont empêché Uwe Bader de venir d'Allemagne au Mémorial de Schirmeck ce samedi 4 décembre 2010 pour un café d'histoire consacré au KZ Osthofen. Camp de concentration très éphémère de 1933 à 1934, Osthofen tient cependant un rôle essentiel dans l'univers concentrationnaire du III^e

Reich. Chronologiquement premier KZ après l'arrivée d'Hitler à la chancellerie en janvier 1933, c'est ici que furent regroupés les premiers opposants allemands à l'idéologie criminelle et barbare de *Mein Kampf*, c'est ici que furent expérimentées et mises au point les règles qui devaient régir dans les moindres détails la vie des camps et c'est ici que furent formés les premiers tortionnaires.

Aujourd'hui le camp d'Osthofen est devenu un lieu de mémoire, non seulement un musée, mais aussi le plus grand centre de documentation de Rhénanie-Palatinat sur les crimes nazis.

Responsable pédagogique de ce centre, Uwe Bader, très érudit sur toutes les questions de l'époque, est avant tout un animateur hors pair. Après avoir retracé l'histoire du camp, il a présenté les remarquables travaux réalisés par les élèves venus de toute l'Allemagne et parfois de France où il travaille en symbiose avec Jean-Michel Roth de l'Association des Amis de la Fondation de la Mémoire et de la Déportation.

Malheureusement, à cause de la météo, l'auditoire était quelque peu clairsemé (situation tout à fait inédite pour un café d'histoire !) et n'a pas permis de mettre en place des réseaux d'échanges de travaux scolaires. Mais, c'est promis, Monsieur Bader reviendra prochainement et dès à présent, ceux qui souhaitent le rejoindre peuvent le joindre : Uwe Bader, Referatsleiter, Gedenkstätte Osthofen, Ziegelhüttenweg 38, 67574 Osthofen, Allemagne, baders.worms@yahoo.de ■



Au Grand Comptoir le soir du Café d'Histoire sur Tambov.

Vient de paraître

Réfugiés, expulsés, évadés d'Alsace et de Moselle 1940-1945

C'est l'histoire, trop souvent méconnue, des P.R.A.F. (Patriotes Réfractaires à l'Annexion de Fait) : ils étaient quelques 430 000 patriotes réfugiés, expulsés ou évadés des régions annexées par le Reich hitlérien.

Léon Strauss, historien spécialiste de cette époque, bien connu pour ses talents d'auteur, retrace leur histoire dans un livre de 360 pages (Editions Jérôme Do Bentzinger, Colmar, 2010).

Dans une première partie, il fait revivre leur parcours depuis le départ du pays natal jusqu'à leur retour après la Libération.

La question si controversée de la politique de Vichy face à l'annexion de fait, n'est pas éludée.

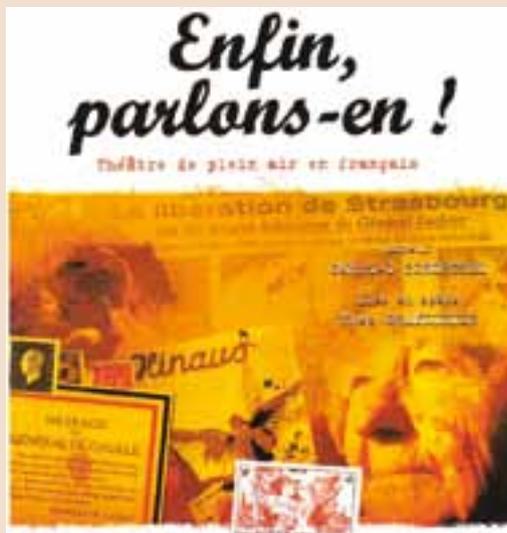
La deuxième partie, la plus importante, est une succession de témoignages. Ceux-ci exposent les décisions, après l'exode, de ne pas rentrer en terre annexée et nazifiée, ou les raisons des refoulements et expulsions, ou encore les justifications d'une évasion ; ils évoquent aussi les conditions d'accueil, de séjour, de travail, de scolarisation, de vie quotidienne dans la France de Vichy ou même l'Afrique du Nord.

La troisième partie est une réflexion sur les conséquences de l'occupation de la zone sud, la Résistance, la Libération, le rapatriement et la réinstallation en Alsace-Moselle.



Léon Strauss présente son livre lors d'un Café d'Histoire à Strasbourg le 18 janvier 2011.

Enfin, parlons-en !



Les 17, 18, 19, 23, 24 et 25 juin 2011, la pièce de théâtre de Gabriel Schœttel *Enfin, parlons-en !* sera représentée au Mémorial de l'Alsace-Moselle dans une mise en scène d'Yves Grandidier. Cette pièce qui doit son titre à la pièce de Germain Muller *Enfin... redde m'r nimm devun !* a déjà été représentée avec un grand succès aux Nuits théâtrales de Marlenheim en 2009.

Gabriel Schoettel, professeur au collège de Marlenheim, dont le talent est particulièrement apprécié par les élèves et les enseignants de « Langue et Culture Régionales » (voir aussi *Strasbourg, Adolf Hitler Platz, 1939-1945* éditions Oberlin 1998) retrace avec beaucoup d'empathie le drame de l'Alsace annexée de fait.

Le Rallye de l'AMAM 2010

C'est pas sorcier !



On commente les consignes avant le départ

Pourquoi ces 22 alvéoles d'humanoïdes agglutinées sous les arbres le long de la chapelle Saint-Georges et de la Halle aux Grains alors que la place du château est déserte en ce dimanche matin à Bouxwiller ? Ce vieux bourg médiéval, jadis hanté par toutes les sorcières de Basse-Alsace qui, à califourchon sur leur balai, dégringolaient, telles des oiseaux de proie d'un de leurs lieux de rencontres préférés, le Bastberg, pour



Les sorciers et sorcières

empoisonner les reliefs des repas des nobles dont se régalaient les « Platteschlecker », sobriquet attribué aux habitants de la ville.

En approchant, on surprend d'un groupe à l'autre des éclats de rire, les apostrophes d'un égaré à la recherche de son groupe, les remontrances d'une mère dont le petit garçon est allé jouer dans la fontaine du « Platteschlecker » et surtout les chuchotements feutrés des comploteurs tels des carbonari de l'époque où la France avait un régime ben-aliste.

A mesure que l'horizon s'éclaircit, on devine les activités de ces groupes autour des coffres ouverts de leurs voitures.

Mais c'est, bien sûr, le 26 septembre, le départ du Rallye de l'AMAM.

Contrairement aux années précédentes, le temps est maussade et la Ville de Bouxwiller avait mis la salle de l'Orangerie à notre disposition. Les organisateurs remercient Madame Danielle Buchi, maire de la commune et Madame Régine Hinderer, première adjointe, pour leur accueil sympathique et généreux, mais, la pluie s'étant miraculeusement arrêtée, les consignes de

départ ont pu être données à l'extérieur (voir photo).

On retrouve des visages connus : ici des habitués qui font l'inventaire de leur matériel plus performant d'année en année, là des anxieux qui récapitulent les volumes de leur bibliothèque méticuleusement rangés dans leur coffre de voiture surchargé, les dilettantes fantaisistes à la recherche d'une thermos de café agrémenté de schnaps selon la coutume alsacienne, les surdoués en informatique qui ne se doutent pas que les questions seront tellement alambiquées qu'aucun ordinateur ne s'y retrouvera, cachés derrière un arbre, des fumeurs craignant d'être dénoncés à l'ayatollah régional hostile au tabac sous toutes ses formes et plus loin, un distrait, complètement déphasé car il est venu pour un rallye automobile de vitesse...

La première étape est pédestre à travers rues, ruelles et « schlupf » de la ville. On peut retrouver les questions et les réponses dans la rubrique « AMAM » du site du Mémorial de l'Alsace-Moselle... Bouxwiller, une merveilleuse cité, chef lieu de canton, capitale du pays de Hanau, ancienne capitale administrative des comtes de Hanau-Lichtenberg est une ville de 4106 habitants qui a su garder les traces de son riche passé historique et industriel et qui, de l'avis unanime, gagne à être connue. Si le château de style renaissance a disparu, on y trouve encore des bâtiments remarquables comme la mairie, la poste, le lycée, la halle aux grains les bâtiments du Holzhof, de remarquables demeures seigneuriales et, au centre ville, de nombreuses maisons à colombages comportant parfois de magnifiques oriels.



Le trésorier distribue le bretzel de Bouxwiller dans la salle des chevaliers du château de Lutzelbourg

C'est un endroit où les orangers ont fleuri dans les jardins du château avant d'être offerts à la ville de Strasbourg, où au début du XVII^e siècle (1612) fut créé un collège à l'instar du Gymnase Jean Sturm et dont l'héritier est l'actuel lycée Adrien Zeller, où furent inventés le bretzel et le bleu de Prusse, où séjournèrent les poètes allemands Weyland et Goethe au siècle des lumières... et Jean-Paul Sartre pendant la drôle de guerre, et qui fut libérée le 22 novembre 1944 par le sous-groupe Rouvillois de la 2^e DB qui,

venant de la Petite-Pierre, allait faire jonction avec le sous-groupe Massu qui venait de Dabo. Ils allaient libérer Saverne, puis jouer un rôle de premier plan dans la libération de Strasbourg le 23 novembre.

Peu après le départ des équipes, il a recommencé à pleuvoir...

La deuxième étape mène les concurrents de Bouxwiller à Lutzelbourg dans la lointaine Moselle où, dit-on, les corbeaux volent sur le dos (allez savoir pourquoi !).

Mais avant d'y parvenir, leur parcours, jalonné par les questions, est assez inattendu : les églises sont composites et les chapiteaux polychromes, les reliques de Saint-Adelphe voisinent avec les danseuses d'un grand music-hall, les catholiques et les protestants « simultanément », les usines font tic-tac et on vénère un Saint Jean-des-choux qu'aucun publicitaire n'a encore revendiqué comme patron de la choucroute...

On avait prévu le pique-nique de midi sur la terrasse ensoleillée d'un château fort du XII^e siècle qui surplombe la vallée de la Zorn et la ville de Lutzelbourg. Il pleut toujours.

Nous arrivons transis « *râlant, brisés, livides et morts plus qu'à moitié* » (Victor Hugo). Heureusement, Monsieur Bernard Perry, le maire de la commune que nous remercions pour son accueil et sa disponibilité, nous avait donné la clef de la salle des chevaliers.

La pause fut donc seigneuriale agrémentée d'abord d'une distribution de parts de bretzels de Bouxwiller assurée par le trésorier et la présidente de la commission pédagogique, puis d'une douce épreuve : déguster trois soupes pour en découvrir les ingrédients. Un délice des dieux qui engendra une grosse frustration : on n'avait prévu qu'une cuillerée par équipe là où il aurait fallu des bassines pleines pour réchauffer un public vorace en phase de séchage !

La pause fut néanmoins réparatrice en prévision d'une étape longue qui mène les rescapés de Lutzelbourg au Mémorial de Schirmeck avec la découverte d'un « ascenseur à bateaux », le plan incliné d'Arzwiller capable à lui seul de remplacer 17 écluses... Au passage à Dabo, on apprend que LEONIX n'est pas un chef gaulois, mais le pape Léon IX, seul pape alsacien-lorrain, canonisé non pour avoir introduit un schisme dans l'Eglise, mais peut-être à cause du miracle de sa naissance : sa maman devait avoir le don d'ubiquité puisqu'elle lui aurait donné le jour le 21 juin 1002 à Dabo, Walscheid et Eguisheim. (A l'AMAM cependant, nous sommes convaincus que cela s'est passé à Schirmeck !).

Pas de temps à perdre, nous arrivons à La

DÉPART : 9h

Bouxwiller

Neuwiller les Saverne

Dossenheim sur Zinsel

Ernolsheim les Saverne

Ottersthal

Lutzembourg

PIQUE-NIQUE

Dabo

Obersteigen

Wangenbourg - Engenthal

Urmatt

ARRIVÉE

Schirmeck

Hoube où, d'après une légende invérifiable, l'auteur de Spirou inventa le marsupilami lors d'un séjour de vacances. Houba, Houba !...

On revient en Alsace par la route empruntée par les libérateurs du sous-groupe Massu de la 2^e D.B. En effet, le général Leclerc avait décidé de prendre Saverne en tenailles en passant par les cols secondaires : La Petite-Pierre au nord et Dabo au sud. Le rallye suit l'itinéraire du sous-groupe Massu depuis le carrefour du Rehtal, un peu avant Neustadtmühle jusqu'après Obersteigen. « Tandis que Massu avance dans la forêt vosgienne, sur une route en lacets sinueux, tout à coup, vers 15 heures, une éclaircie à travers les arbres fait apparaître, quelques centaines de mètres plus bas, la plaine d'Alsace... Je suis sûr, écrit-il, que tous les cœurs battent au rythme du mien quand nous atteignons Obersteigen ». (Batailles d'Alsace 1939-1945. Editions Contades). Cette émotion fut aussi la nôtre sur cette route chargée d'histoire



Difficile de trouver quand et où cette photo a été prise. Mais les habitants s'en souviennent...

Mais sans ménagement, on nous ramène du Leclerc de 1944 au de Gaulle de 1940, car c'est de Wangenbourg – que nous traversons maintenant – qu'est parti l'homme du 18 juin pour entrer dans l'histoire. En effet, le colonel de Gaulle qui commandait les chars de la V^e armée, a séjourné à Wangenbourg pendant la drôle de guerre, en même temps que le général de Lattre de Tassigny, à l'époque chef

d'état-major de la V^e armée. Wangenbourg qui entretient le souvenir de cette époque, fut alors un lieu fréquenté par du beau monde : le président de la République Albert Lebrun, le duc de Windsor, Edouard Daladier, Paul Reynaud... Mais aujourd'hui, il pleut. Nous rechercherons les stigmates de ces passages une autre fois.

Toujours patient malgré ses nombreuses occupations, Frédéric Bierry, le maire de Schirmeck, sage, philosophe et stoïque dans l'adversité, maître de lui-même comme de sa ville, nous attend depuis un bon moment pour la remise des pluies... pardon, des prix.

Deux moments forts :

La lecture du palmarès avec la remise du trophée Jean-Louis English : voir encadré.

Le défilé des déguisements tous fort réussis, chaque équipe devant présenter un de ses membres déguisé en sorcière ou en sorcier. Bravo pour les recherches et les réussites dans cette épreuve !

Mais il s'est arrêté de pleuvoir, les nuages se sont déchirés laissant apparaître un soleil radieux comme un certain 2 décembre à Austerlitz.

Conclusion : après la pluie, le beau temps...

Et après consultation des auspices, augures, haruspices, poulets sacrés et autres oracles et pythies, les organisateurs du rallye pensent que le mauvais temps était imputable à la météo.

Ils ont décidé que :

Le prochain rallye aurait lieu le 22 mai 2011 (dès à présent, notez la date).

Le parcours serait plus court, moins intellectuel et plus ludique, plus écologique aussi... ■

À bientôt donc !

Marcel Spisser

LE PALMARÈS

1^{er}

L'équipe de Haas Rémy, Ducolone Marylène, Haas Catherine et Haas François.

2^{ème}

L'équipe de Weber Renée, Weber Richard, Brenner Marie-Thérèse et Ruhlmann Magali.

3^{ème}

L'équipe de Manns Geneviève, Mutter Marie-Louise, Rameau Chantal et Manns Norbert.



La joie des gagnants

Des voix dans la nuit

Après *Mémoires vivantes* portant sur la mémoire de la Première Guerre mondiale, Rodéo d'âme nous entraîne sur les traces de la Seconde Guerre mondiale à travers les paroles des derniers témoins et des œuvres créées dans les camps nazis et vichystes à l'époque.



Claire Audhuy

Un bien riche programme entre février et octobre 2011, en Alsace, pour ce grand cycle intitulé *Des voix dans la nuit*, initié par la directrice artistique de Rodéo d'âme, Claire Audhuy, qui est aussi auteur et metteur en scène : sa création scénique, *Une poignée de terre*, retrace et esquisse l'histoire de l'Europe de 1930 à 2030. Mêlant entretiens vidéo avec d'anciens déportés ou prisonniers de guerre, sur une musique originale de Gabriel Mattei, cette pièce jouée par sept comédiens propose une réflexion sur le legs de la mémoire, la responsabilité personnelle, le négationnisme...

Engagée donc, comme toute son équipe, très sensible aux questions d'identité(s), à la construction de l'Europe, œuvrant pour sensibiliser à ces dérives de l'histoire. Et de partir sur les routes d'Alsace dialoguer avec le public à travers leurs créations artistiques présentées en milieux urbains et ruraux. Cette dynamique est un autre engagement de Rodéo d'âme, comme celui de la gratuité pour un maximum d'événements.



Exposition « Les robes grises »
Dessin de Jeannette L'Herminier

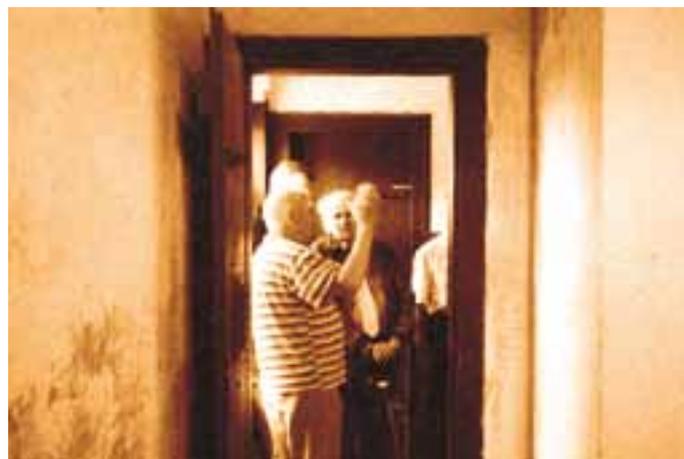


Exposition d'œuvres concentrationnaires clandestines du 5 février au 26 mars 2011 à la Médiathèque André Malraux, Strasbourg, entrée libre.

Mobilisé, attentif, sérieux et créatif, le collectif Rodéo d'âme jongle entre hier et aujourd'hui, proposant notamment deux expositions. La première, intitulée *Les robes grises*, présente pour la première fois les œuvres et manuscrits clandestins originaux de deux déportées du camp de Ravensbrück : Jeannette L'Herminier et ses dessins, Germaine Tillion et ses billets, recettes et son extraordinaire opérette, *Le Verfügbar aux Enfers*, rédigée officieusement, cachée dans un carton, à l'insu des nazis. Deux grandes résistantes, à qui Rodéo d'âme donne la parole ici.

L'exposition est coproduite par la Bibliothèque nationale et universitaire, les Bibliothèques municipales de Strasbourg et le Musée de la Résistance et de la Déportation (MRD) de Besançon. Rodéo d'âme et ses partenaires publient un catalogue de cette première exposition hors les murs (les œuvres proviennent du MRD), laissant ainsi une trace de ces archives menacées par le temps et la dégradation.

La seconde exposition, *Les Yeux mêlés*, est l'initiative de trois jeunes artistes engagés : Claire Audhuy, Baptiste Cogitore et Vincent Hanrion. Après avoir recueilli les paroles des derniers témoins du camp de Natzweiler, ils utilisent des supports surprenants pour appréhender cette mémoire et la transmettre au public de nouvelles générations. Design, web, photo, performance vidéo, sont leurs manières à eux d'évoquer cette histoire « parfois difficile à transmettre » admettent-ils.



Retour au camp

C'est le sujet de la performance vidéo tournée à Strasbourg, insérée dans *Les Yeux mêlés*. Les trois artistes ont réécrit sur des murs de Strasbourg des phrases d'anciens déportés de Natzweiler. Rendues anonymes, ces phrases semblent comme flotter dans la ville. Et de filmer ensuite la réaction – ou l'absence de réaction tout aussi significative – des passants. Une initiative étonnante qui inscrit les citoyens dans une réflexion sur notre mémoire commune et qui s'introduit dans nos quotidiens.

Le cycle *Des Voix dans la nuit* propose aussi de nombreuses rencontres avec des témoins – à noter la venue de Marie-José Chombart de Lauwe, grande résistante déportée à Ravensbrück et Francine Christophe, déportée enfant à Bergen-Belsen –, des spécialistes de l'histoire contemporaine : Amaury du Closel, chef d'orchestre spécialiste de la musique sous le III^e Reich, Robert Steegmann, agrégé d'histoire ou encore Claire Auzias, spécialiste de l'histoire des Roms...

Rodéo d'âme crée des passerelles entre les générations et met en lumière les rouages de dérives que l'on croyait lointaines et oubliées.

N'oublions pas les concerts de musiques de Terezin, soutenus par la Fondation de la Mémoire de la Shoah en coproduction avec le Conservatoire de Strasbourg, les projections vidéos d'archives de l'époque (film de propagande et film clandestin, tous deux réalisés en 1944), les ateliers jeune-public et les échanges avec les élus (« Penser & Parler l'Europe ») pour les collèges et lycées d'Alsace, les lectures d'archives sous forme musicale...

Et pour clore cette année de rencontres et d'échanges, se dérouleront en septembre 2011 sous forme de visites déambulatoires dans le camp de Natzweiler, des lectures de textes de Charlotte Delbo, ancienne déportée à Ravensbrück et Auschwitz. Une autre manière de (re)découvrir le seul camp de concentration de France... et d'appréhender l'histoire aujourd'hui. ■

Pauline Poupon
Chargée de communication et relations publiques
Rodéo d'âme

Du 5 février au 20 octobre 2011

*Strasbourg – Colmar – Orbey – Le Linge – Cernay
– Uffholtz – Rothau – Struthof-Natzweiler*

**Des expositions, du théâtre,
des lectures, des films, des rencontres,
des conférences, des concerts.**

<http://www.rodeodame.fr/>

Samudaripen, le génocide des Tziganes

Ce café d'histoire du 15 février s'inscrit dans le cycle *Des Voix dans la nuit*. On estime à 500 000 le nombre de Tziganes exterminés par les nazis. Pour mettre un nom sur cet assassinat de masse, les Roms forgèrent un mot « Samudaripen », « meurtre total ».



Claire Auzias a fait salle comble.



Claire Auzias (à gauche)

Historienne, chercheur à l'université de Lisbonne, spécialiste du peuple tzigane, Claire Auzias est revenue sur cette histoire mal connue qu'elle a étudiée dans son livre *Samudaripen, le génocide des Tziganes* (Edition L'esprit frappeur, 2000).

Sauvons le Concours National de la Résistance et de la Déportation !

Le Concours National de la Résistance et de la Déportation fêtera cette année son cinquantième anniversaire. Il est pourtant en perte de vitesse dans la plupart des départements... Dans certaines académies, le nombre d'élèves qui le préparent devient presque marginal.

Pourquoi cette évolution ? Concurrence entre les concours, un concours qui n'a que très peu évolué depuis sa création, des prix pas assez attractifs... Une multitude de raisons expliquent ce déclin.

Le Mémorial d'Alsace Moselle, avec d'autres partenaires, tente chaque année, à son niveau, de continuer à faire vivre ce concours.

Depuis 2005, le Mémorial propose aux classes qui le souhaitent, de les aider à préparer le concours.

Un atelier spécialement consacré à : « La répression de la Résistance en France par les autorités d'occupation et le régime de Vichy » avec un éclairage particulier sur les spécificités de la répression en Alsace-Moselle (et plus particulièrement les instruments et les lieux de la répression en Alsace-Moselle) a été préparé et présenté devant les classes volontaires.

Dans le but de dynamiser le concours, mais également de susciter des adhésions, le Mémorial et ses partenaires du groupe relais (Centre Européen du Résistant Déporté – Struthof, l'Office National des Anciens Combattants et les Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation) ont organisé le 1er février dernier à l'Hôtel du Département une journée de préparation au concours 2011. Près de 200 élèves alsaciens étaient présents pour une journée de projection et de témoignages riches en émotion.

Jean-Laurent Vonau, historien du droit, spécialiste de l'Alsace et vice-président du Conseil Général du Bas-Rhin a accueilli les élèves par une présentation de la répression en Alsace annexée.

Ils ont ensuite assisté à la projection du film *L'Armée des Ombres* de Jean-Pierre Melville et bénéficié d'un décryptage de Marcel Wander, enseignant et spécialiste du cinéma à l'Odyssee.

Après une introduction historique sur la répression de la Résistance en France par Geneviève Baas, professeur honoraire au lycée Kléber de Strasbourg, l'après-midi a été consacrée aux grands témoins qui nous ont fait l'honneur d'être parmi nous : Madame Odile Bogé-Selb, Messieurs Pierre Rolinet, Gilbert May et Hubert France.



Gilbert May rescapé du Struthof s'entretient avec les élèves

Pendant près d'une heure, eux qui ont subi la répression nazie, ont témoigné devant des élèves attentifs d'une jeunesse somme toute très singulière, des valeurs qui étaient les leurs à ce moment si particulier de l'Histoire, des motivations qui les animaient et qui les ont poussés à s'engager et à dire non.



Conférence de Jean-Laurent Vonau

Leur témoignage, fort de toutes ces convictions, a incontestablement eu sur ces jeunes un impact fort et, espérons le, influencera leur vie de futurs citoyens.

Je laisse le mot de la fin à Monsieur Gilbert May : « Vous, les jeunes, vous devez vous battre pour plus de fraternité. C'est votre boulot maintenant. Vous battre pour un monde meilleur et plus fraternel. C'est pour ça que nous nous sommes battus et on aimerait que ce ne soit pas pour rien ».

Et en cette fin d'après-midi, les jeunes présents ont bien pris conscience qu'ils étaient sans doute la dernière génération à pouvoir entendre ces témoins directs... et devenir à leur tour des passeurs de mémoire.

Comme l'an passé, le Mémorial et le Centre Européen du Résistant Déporté – Struthof s'associent pour récompenser les lauréats des catégories individuelles du Concours National de la Résistance et de la Déportation. Ils iront pendant deux jours sur les traces de la Résistance et des lieux de sa répression à Paris. ■

Barbara Hesse
Directrice du Mémorial



Strasbourg, le 9 Février 2011

Réf : AB/SA n° 53

Je ne peux que saluer l'excellente initiative du Président de l'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle (AMAM), M. Marcel Spisser de consacrer un bulletin à la mémoire du Professeur Bernard Metz pour lequel notre ami Edmond Fischer a su recueillir un ensemble de témoignages sur ce grand Français qui fut mon ami.

Les différentes références et anecdotes qu'on lui impute, mettent en lumière l'homme érudit et d'expérience qu'il était.

Le Professeur Metz s'est non seulement investi dans le domaine de la médecine, sur le plan international, mais a également su endosser brillamment les fonctions de chef de la Résistance, rassemblant ainsi des Alsaciens et des Lorrains tels que Diener-Ancel et Gaston Houver. Ces derniers furent d'ailleurs à la pointe de la lutte contre les nazis pour la victoire de la France. Ils ont œuvré aux côtés d'André Malraux, que Bernard Metz avait recruté et porté à la tête de nos chers camarades de la Brigade Alsace-Lorraine qui, dans le Sud-ouest et d'autres régions encore, a permis de rassembler des combattants ayant tous la conviction d'une victoire inéluctable.

C'est ainsi que l'Alsace fut libérée grâce à la Brigade Alsace-Lorraine, mais aussi par la 2^e DB et la 1^{ère} Armée. Je pense notamment aux communes de Ballersdorf et Dannemarie.

Par la suite, la Brigade Alsace-Lorraine a évité – aux côtés de la 3^e DIA, de la 1^{ère} Armée et de certains éléments de la 2^e DB – que Strasbourg, libérée par les hommes et les femmes du Général Leclerc, ne retombe entre les mains des nazis.

Alors oui, le nom de ce cher Bernard Metz est à inscrire dans les pages de l'histoire de notre région et de notre pays. Nous lui devons respect et reconnaissance.

Grand merci, cher Edmond Fischer, de rendre aujourd'hui un hommage légitime à ce grand homme qui a contribué à rétablir la république et la démocratie.

André Bord
Du Commando Verdun
de la Brigade Alsace-Lorraine,
Membre des Réseaux de la France Libre,
Andalousie et Martial
Ancien Ministre

Il est né dans une famille alsacienne fortement pétrie de foi catholique et engagée dans la vie militante. Son grand-père Xavier Auguste fut un des fondateurs de la démocratie chrétienne alsacienne du type français, associée au Zentrum allemand au congrès de Mönchengladbach de 1880, donc du temps de l'annexion.

Son père, jeune étudiant en médecine à la Kaiser Wilhelm Universität, présidait le Cercle des étudiants Alsaciens et Lorrains au moment de sa dissolution par les autorités académiques en juin 1911. Sa mère fut décorée de la Médaille de la Reconnaissance Française pour services rendus à Dieuze pour la cause française.

Après sa scolarité au lycée Fustel de Coulanges, ses études de médecine sont bousculées par l'évacuation puis interrompues par la résistance : Strasbourg 1938/39, Tours 1939/40, Clermont-Ferrand 1941/42, Lyon 1942/43, Strasbourg 1945/48.

En 1935, son père l'envoya chez un ami dentiste juif berlinois découvrir la nature et l'emprise du nazisme sur le peuple allemand.

De 1943 à 45, il interrompt ses études pour se mettre au service de la Résistance Alsacienne de la Septième Colonne d'Alsace, dite Réseau Martial et organiser son Groupe Mobile Alsace de zone sud (GMA sud) : ce sera la Brigade Alsace-Lorraine placée, par lui, sous le commandement d'André Malraux.

Après la guerre, pendant qu'il achève ses études de médecine, la dynamique et fraternelle Amicale des anciens de la Brigade est fondée par Diener-Ancel et Malraux, il en sera Président d'honneur après l'avoir présidée de 1954 à 1977. Ayant le souci de maintenir dans nos départements le souvenir de l'esprit de la Résistance, il crée le Comité pour la Mémoire de la Brigade (COMEBAL) après la dissolution de l'Amicale en 2000.

Il soutient sa thèse en 1948, passe l'agrégation de physiologie en 1955 et est nommé titulaire de la chaire de Physiologie Appliquée de la faculté de médecine de Strasbourg en 1962 et chef du service des Explorations Fonctionnelles Respiratoires du CHU. Le CNRS lui confie la réalisation du Centre d'Etudes Bioclimatiques, laboratoire implanté à Strasbourg Cronembourg et financé entre autres par la Caisse Régionale d'assurance maladie. Retraité en 1989, il garda 3 ans le titre de professeur émérite.

Spécialiste de l'homme au travail (chaleur, bruit etc.), il fut l'un des fondateurs de l'Association Internationale d'Ergonomie de langue française (SELF) en 1963 qu'il présida en 1991-92. Du fait de sa bonne connaissance des lan-

gues allemande et anglaise, il a pris, pendant le dernier quart du siècle, une part croissante aux travaux nationaux et internationaux de normalisation ainsi qu'au Comité Européen de Normalisation (CEN) en présidant la commission française d'ergonomie de l'AFNOR et plusieurs groupes de même nature de l'International Standard Organisation (ISO).

Il fut appelé à présider de 1969 à 1989 la commission scientifique de l'Institut National de Recherche pour la Sécurité du Travail (INRS) et, de 1970 à 1990, le Comité départemental du Bas-Rhin de Prévention des Maladies Professionnelles.

A la suite de Robert Debré, il présida de 1977 à 1983 le Haut Comité d'Etudes et d'Information sur l'Alcoolisme auprès du Premier Ministre (Barre, Maurois) et présida pendant vingt ans le Comité départemental du Bas-Rhin de prévention de l'alcoolisme.

De 1983 à 1986, il fut l'un des seize membres du Conseil Scientifique de la Défense Nationale.

Il fut l'un des fondateurs de l'Institut Européen des Concepteurs Industriels, créé pour aider les entreprises à assurer en parallèle l'amélioration des conditions de travail et celle de la rentabilisation des progrès techniques dans le respect des exigences humaines.

En plus des enseignements de sa chaire, il accorda des initiations à l'ergonomie dans le département d'Education Permanente de l'Université Louis Pasteur et organisa des séminaires à l'ENSAIS et dans des entreprises comme Renault et Peugeot.

Il était Docteur *honoris causa* de l'Université de Loughborough (GB).

Croix de Guerre 1939-1945, Rosette de la Résistance, Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur des Palmes Académiques, Médaille de Vermeil de l'INR.

C'est vers la fin de ses études de médecine qu'il se marie. Madeleine Voegelé et lui convolent en 1946 et auront trois enfants : Françoise en 1947, Jean-Baptiste en 1949 et Benoît en 1952.

Sa foi l'a soutenu pendant l'année où un cancer généralisé l'a progressivement rongé.

Ses ressources de mémoire, sa force de caractère et son inventivité lui avaient permis de surmonter sa quasi cécité, survenue en quelques mois en 2004, et de maintenir son autorité dans le monde associatif, dans celui de la mémoire et de l'histoire. ■

Edmond Fischer
Compagnon de Bernard Metz dans la B.A.L.

Son grand-père, Xavier-Auguste Metz, cirier rue du Sanglier (1834-1897), fut le fondateur de la démocratie chrétienne de l'« Intérieur » en Alsace au premier congrès du « Zentrum » à Mönchengladbach.

Quant à son père, le médecin Laurent Metz (1888-1957), nous donnons ci-après l'article paru dans l'illustration du 21 juin 1911, rapportant la dissolution du Cercle des étudiants alsaciens-lorrains qu'il présidait.

La dissolution du Cercle des étudiants alsaciens-lorrains

« A Strasbourg, le Sénat académique de l'Université Empereur Guillaume vient de prendre une double mesure : il a dissous le Cercle des étudiants alsaciens-lorrains ; il a relégué *ad vitam æternam*, c'est-à-dire exclu pour toujours de l'Université, un membre du cercle, un brillant étudiant en philosophie, M. Munck, fils du maire de la vieille ville de Rosheim, au pied de la montagne Sainte-Odile.

L'arrêt du Sénat académique vise une brochure confidentielle que *la Gazette du Rhin et de Westphalie* s'est procurée à la suite d'une louche indiscrétion. C'est sur les injonctions de ce journal pangermaniste que le cercle et M. Munck ont été frappés.

A l'occasion de cet incident, toute la presse pangermaniste se livre à une débauche de calomnies contre les étudiants alsaciens-lorrains, et en même temps contre les étudiants français. Le Cercle est accusé d'avoir exercé sur ses membres « une action démoralisatrice ». Il est représenté comme un lieu de débordements et d'orgies.

Or, le Cercle avait, rue du Jeu des Enfants, dans l'immeuble du pêcheur, trois modestes pièces. L'une, toute petite, est pleine de pipes, de pipes il est vrai non en porcelaine à longs tuyaux, mais de bonnes pipes aux formes françaises ; on se livrait parfois au Cercle à des orgies... de tabac. Une autre pièce est pleine de livres : 600 volumes choisis parmi les meilleurs de la littérature française. Dans la grande salle, on causait, on buvait de la bière, on faisait des conférences familiares.

Le Cercle organisait aussi chaque année un grand bal auquel assistaient de nombreuses familles de la meilleure société alsacienne.

Des conférences en langue française, un bal où l'on ne parlait que le français, voilà les vraies raisons de l'attaque pangermaniste et de la fermeture du Cercle.

Avant que le Cercle ne fût fondé, en 1903, les étudiants alsaciens-lorrains – sauf les pharmaciens qui avaient déjà leur société professionnelle – étaient sans liens entre eux. Au contraire, les étudiants allemands, presque aussi nombreux, avaient leurs multiples sociétés à casquettes et à rapières. D'autre part, les associations confessionnelles réunissaient des Alsaciens et des Allemands. Il était grand temps pour les étudiants alsaciens-lorrains menacés dans leur originalité, dans leur existence propre, d'avoir leur cercle, afin de pouvoir porter eux-mêmes, leurs centres de résistance et d'action.

Un de ces centres vient d'être détruit. Depuis deux ans un autre existe : l'Association.

Samedi dernier, à l'Orangerie, l'Association donnait sa fête d'été, avec deux petites pièces en langue française et une belle farandole. Quand arrivèrent les membres du Cercle, dissous le jour même, on les entoura, on les fêta. M. Etienne Munck fut l'objet d'une chaleureuse ovation. Et, comme la veille, avant la fermeture, la *Strasburger Post*, journal officieux allemand, avait accusé M. Munck d'être... un pornographe, et avait prédit que les mères alsaciennes empêcheraient désormais leurs fils de faire partie du Cercle, les dames strasbourgeoises, venues en grand nombre, tinrent à se faire présenter l'Alsacien calomnié et lui tendre la main, – geste joli et décisif qui formule l'opinion de l'Alsace. » ■

René Henry

Document transmis par Edmond Fischer



Laurent Metz (debout), Président du Cercle

Bernard Metz, scout pour la vie

Lorsqu'à la fin de l'office des funérailles, le 10 septembre 2009, l'assemblée chanta la prière scout, « Seigneur Jésus, apprenez-nous à être généreux... », ceux et celles qui ne le savaient pas encore découvrirent que pour Bernard Metz le scoutisme avait beaucoup compté. Il avait « affermi son caractère », venait de dire un de ses compagnons d'armes. Il lui avait transmis l'idéal de service auquel il avait promis de se vouer.

Pendant la guerre il mit en œuvre avec le courage et la générosité que ses camarades ont admirés les qualités que la méthode scout lui avait permis d'acquérir ou de cultiver. L'épreuve passée, il garda toute sa vie au mouvement scout une fidélité reconnaissante.

Il n'était encore qu'un petit garçon quand il devint louveteau, à la Vème Strasbourg, une meute qui faisait partie du groupe Ernest Psichari basé à la paroisse de Saint-Pierre-le-Jeune. Sa cheftaine lui apprit à se conduire comme Mowgli, à se débrouiller dans la jungle, à toujours ouvrir les deux yeux dont les deux étoiles de son béret étaient le signe. Nul doute que la devise si souvent répétée, « Mieux, mieux, mieux », se grava dans son esprit.

Tout naturellement, à 12 ou 13 ans, il « monta » à la troupe du même groupe. Il se familiarisa certainement avec les techniques du campeur aguerri, le froissartage entre autres, cette façon d'utiliser le bois mise au point par Froissart, celui dont le fils en 1942 devait réaliser pour le pèlerinage du Puy la statue de la Vierge de Strasbourg. Combien plus importante que cet apprentissage fut, sans aucun doute, la promesse. Bernard Metz s'engageait « sur son honneur et avec la grâce de Dieu à servir de son mieux Dieu, l'Eglise et la patrie, à servir son prochain en toutes circonstances, à observer la loi scout... s'il plaît à Dieu toujours ».

En 1937, Bernard Metz a 17 ans, il devient routier, au clan Saints-Pierre et Paul. L'aumônier en était l'abbé Paul Held, les chefs Constant Geiger et Pierre Stahl. Tous les trois devaient jouer un rôle important dans l'action entreprise par celui dont ils avaient guidé les premiers pas sur la Route. Cette Route où les routiers s'engageaient quand ils avaient dépassé le stade de l'adolescence. Leur programme associait aux valeurs chevaleresques fondées sur le culte de l'honneur et de la loyauté l'esprit de service engagé dans la vie concrète, une vie vécue rudement. Ainsi le jeune homme marchait vers le but que les trois devises des louveteaux, des scouts et des routiers mises bout à bout résumaient clairement : « faire de son mieux afin d'être prêts à servir ».

Servir ! La guerre allait prodiguer les occasions de se consacrer au service de la patrie. Une patrie blessée dans son corps et son âme. Comme ses parents, Bernard Metz choisit de ne pas rester en Alsace annexée de fait. Il reprit ses études de médecine à Tours puis à Clermont, où s'était repliée l'Université française de Strasbourg, sans pour autant renoncer au scoutisme. Lorsque Pierre Stahl décida de relancer la Province d'Alsace des Scouts de France, il lui confia la responsabilité des 54 scouts alsaciens réfugiés en Auvergne. Parmi les étudiants de Clermont, les Alsaciens étaient nombreux. Ceux qui étaient routiers furent rassemblés par un ancien du clan universitaire de Strasbourg, le clan Albert le Grand, Georges Goettelmann. Ils se placèrent sous le patronage de Notre-Dame-de-France, du nom donné à la statue monumentale de la Vierge surplombant Le Puy-en-Velay. « Les activités procédaient du croisement de la spiritualité de la route et de la volonté du refus », nous dit Bernard Metz. Refus d'accepter la défaite et la perte de l'Alsace et de la Lorraine. « La plus symbolique et la plus prégnante de ces activités » – nous citons encore Bernard Metz – « fut, le 15 août 1942, la participation du clan, rejoint par celui

de l'Ecole normale repliée à Solignac, au pèlerinage national de la Route au Puy ». Bernard l'avait organisé, en faisant à vélo deux fois le trajet pour fixer les étapes et prévoir le ravitaillement. Mais ce qui marqua profondément et les routiers et sans doute les autorités qui les entendirent ce fut qu'ils chantèrent à pleine voix toutes les strophes de *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine* pendant le défilé de clôture. Bernard Metz l'affirme : « Cet acte concerté fut le passage à la résistance active d'un nombre croissant de routiers d'Alsace et de Moselle ».

Ce n'est pas ici qu'il convient d'évoquer le rôle décisif de Bernard Metz dans la création de la Brigade d'Alsace-Lorraine. Bornons-nous à rappeler la place que tinrent des scouts dans cette prodigieuse aventure. Relevons en particulier l'importance de la réunion qui se tint le 17 janvier 1943 à Royat autour de l'aumônier du clan Saints-Pierre et Paul, l'abbé Held, qui s'était évadé de l'Alsace occupée et qui fit un récit détaillé des mesures imposées aux Alsaciens par les nazis. C'est en rentrant à Lyon, où il poursuivait ses études depuis l'automne précédent, que Bernard Metz dit à ses compagnons de voyage, avant même qu'ils soient arrivés à destination : « Ça suffit. Maintenant on passe à l'action. C'est la guerre, faisons-la ! ». Dès l'été 1943, délaissant la Faculté, il fut chargé de mission au bureau de Vichy du Secrétariat général de la Jeunesse. Il y retrouva les deux chefs du clan de Strasbourg, Pierre Stahl et Constant Geiger. L'état-major lyonnais de la « Résistance alsacienne » lui avait confié le soin de définir une politique de la jeunesse pour le retour dans l'Alsace libérée. Aux réunions d'experts qu'il convoqua, il invita entre autres Florent Holveck et Fred Maurer, comme lui routiers scouts de France. Tous étaient convaincus que, pour guérir les blessures sans doute infligées à l'âme de l'Alsace par les nazis, il fallait proposer à la jeunesse, dans des mouvements semblables à celui dont ils avaient apprécié les bienfaits, les moyens d'une reconstruction morale. Ainsi se préparait, plus d'un an avant la libération, cette « Jeune Alsace » dont le projet fut mis au point au Mont Sainte-Odile du 30 décembre 1944 au 2 janvier 1945 et qui fut fondée officiellement à Strasbourg le 20 janvier. Elle suivait les directives de la « Note d'orientation » rédigée par Bernard Metz, qu'assistaient Florent Holveck, Fred Maurer et Alexandre Jesel, tous venus à Strasbourg avec la Brigade d'Alsace-Lorraine. Cette fois encore, dans l'esprit de Bernard Metz et de son équipe s'unissaient la volonté de refuser la défaite et d'éduquer la jeunesse, conformément à ce qu'avait déjà voulu en 1942 le clan Notre-Dame-de-France, « croiser la volonté du refus et la spiritualité de la Route ».

Quand la guerre prit fin, le temps était venu de reprendre les études et d'entreprendre une carrière qui rapidement devait s'avérer brillante. Naturellement Bernard Metz n'eut pas d'activités au sein du mouvement scout, mais il n'en oublia pas l'idéal pour autant. Un idéal de service auquel sa profession l'incitait à rester fidèle. Fidèle au scoutisme, il le resta pleinement. Lorsqu'il fonda son foyer, c'est au Dompeter, le sanctuaire confié par l'évêque de Strasbourg aux scouts de France, que fut célébré le mariage. Tous les ans, il se rendait à la fête de groupe de la Vème Strasbourg et quand les « anciens » créèrent la société des Amis du Dompeter, il en fut. On dit : « Scout un jour, scout toujours ». Vraiment, Bernard Metz l'était ! ■

Je remercie vivement Mr Lionel Godmet, président des « Amis du Dompeter », de m'avoir communiqué de précieux renseignements.

Francis Rapp

Nous nous étions croisés épisodiquement dans le passé jusqu'au moment de l'édition et de la parution du livre de Léon Mercadet sur la Brigade Alsace-Lorraine. Après la présentation de cet ouvrage évoquant la préhistoire et l'histoire de la Résistance alsacienne nous avons noué et vécu une grande amitié de près de dix ans qui s'est manifestée par un dialogue régulier et fraternel.

Il est clair que Bernard Metz accueillait en ma personne le fils d'Henri Veit, « *L'un des dirigeants historiques de la 7^{ème} Colonne d'Alsace* ». Il s'avérait au surplus que, parmi les animateurs de ce réseau, devenu le Réseau Martial (1), mon père fut le seul à endurer l'héroïque calvaire conduisant à son exécution à Belfort le 16 septembre 1944, la veille même du jour où, à Dijon, Bernard Metz signait avec le Général de Lattre l'acte constitutif de la Brigade indépendante Alsace-Lorraine. Ils s'étaient rencontrés quelques mois auparavant.

En un temps où la mémoire devenait un objet central du débat public, Bernard Metz, servi par une mémoire prodigieuse, était habité lui-même par l'expérience vécue de ces années tragiques. Il en était un témoin privilégié et, parce qu'il était un homme libre, étranger aux visions partitisanes. Il me disait un jour : « *J'ai créé la Brigade Alsace-Lorraine comme un enfant naturel de l'Action Française et de Témoignage Chrétien* ». Il récusait d'autant moins les origines politiques du réseau qu'en janvier 1943 le jeune étudiant en médecine brûlant de s'engager, rejoignait les camarades de Paul Dungler et Marcel Kibler, à l'instigation de l'Abbé Pierre Bockel.

Il savait que ces hommes, depuis deux ans et demi, vivaient en Alsace et dans la France disloquée le dur combat de la clandestinité pour la libération de l'Alsace. Il savait qu'en avril 1942 ils avaient soulevé l'enthousiasme de la France entière et au delà, en arrachant le Général Giraud à sa forteresse de Königstein. Il savait aussi que ces résistants tiendraient pendant plus de quatre ans et seraient au premier rang des libérateurs.

Nous parlions souvent et longuement de ce qui s'était passé à Thann à l'été 1940 et du mouvement qui avait entraîné les gens de l'Action Française et disciples de l'Abbé Flory, alors Curé de Montbéliard. Nous parlions de Paul Dungler, homme d'action, animateur inlassable de la Résistance Alsacienne, mais peu préparé aux nécessités du discernement intellectuel et politique qu'eût exigé l'ampleur de son engagement de résistant. Dès l'origine il avait ressenti sa différence : Bernard Metz était par sa famille de sensibilité démocrate-chrétienne et par sa génération rattaché aux mouvances de l'Action catholique contemporaines du Pape Pie XI. Simultanément il formulait un regret nostalgique : « *Si Dungler avait été plus lucide il aurait été le Jean Moulin de l'Alsace. Mais il est une certaine manière de le diaboliser qui est inacceptable* ».

Marcel Kibler et Bernard Metz

À la fin du mois d'août 1943 Paul Dungler part en Afrique du Nord pour y rejoindre Giraud dont l'influence va en s'amoindrissant. Il vivra dès lors une aventure hasardeuse jusqu'à son arrestation en mars 1944 et son transfert dans un camp en Tchécoslovaquie.

Devenant de ce fait responsable du Réseau Martial, Marcel Kibler (Commandant Marceau) sera nommé au début de 1944 par le Général Koenig, Chef des Forces Françaises de l'Intérieur d'Alsace et des Groupes mobiles s'y rattachant hors d'Alsace. Il est alors installé à la « Maison St Raphaël » à Couzon- au-Mont d'Or sur la rive droite de la Saône, maison de retraite tenue par des religieuses et qui abritera jusqu'au jour du débarquement le Quartier Général du Réseau Martial.



Faux passeport fait en juin 1943 pour Bernard Metz, illustrant son rôle d'agent de liaison du réseau Martial

Bernard Metz écoutait avec attention l'adolescent d'autrefois alors hébergé avec sa famille en ce lieu. Les résistants du Haut-Rhin venaient d'être frappés à l'automne 1943 par le drame des arrestations de René Ortlieb à Thann et de l'Abbé Stamm à Liebsdorf, qui menaçaient directement Max Schieber à Mulhouse et Henri Veit à Belfort. Des visiteurs discrets rejoignaient souvent cette

Maison, et parmi eux l'Abbé Rambaud de l'entourage du Cardinal Gerlier, dont mon frère et moi-même servions la messe au petit matin : expérience vécue d'une certaine manière d'une chrétienté résistante.

A cette époque notre ami avait interrompu ses études de médecine pour se jeter à corps perdu dans l'organisation et la mise en mouvement vers la Résistance des Alsaciens et des Lorrains. Il chemine alors avec Kibler et notamment dans les départements du Sud-Ouest pour y mobiliser ceux qui y sont réfugiés. De profils à tous égards différents mais complémentaires, ils agissent dans l'esprit de chaleureuse fraternité qui était aussi un aspect de cette aventure.

Il témoigne aussi d'une perspicacité et d'une mobilité étonnantes dans une France paralysée par l'occupant. Il m'a raconté dix fois les épisodes de sa mission en Lorraine, de Lyon à Metz par Belfort et Nancy en novembre 1943 et c'est à Metz que sa famille et ses amis l'interrogent sur le conflit entre de Gaulle et Giraud qui y fut un Gouverneur militaire si populaire. Cette mission a été accomplie avec l'accord de Kibler et du Commandant d'Ornant, responsable pour l'Organisation de Résistance de l'Armée (O.R.A.) des départements de l'Est de la France.

Le 4 juin 1944 se retrouvent à Couzon les hommes qui constituent pratiquement le Comité directeur de la Résistance alsacienne : Kibler et Eschbach, d'Ornant et Armbruster, Metz et Georges, ainsi que le docteur Meyer, installé à Neuville sur Saône.

Ils ont été informés par l'O.R.A. de l'imminence du débarquement et vont se disperser vers leurs

Souvenirs et recueillement

Les anciens combattants du Groupe Mobile Alsace-Vosges, dont certains se trouvaient à la ferme de Viombois le 4 septembre 1944, sont venus se souvenir sur le terrain même de leur combat.

À Viombois, il n'y a pas eu de prisonniers faits par les Allemands, la ferme a été incendiée avec morts et blessés et les participants ont erré dans les bois, attendant de rentrer chez eux sans se faire presser.

À proximité immédiate des ruines, l'abbé Lazarowski a célébré une messe en hommage aux victimes, avant que les personnalités civiles et militaires, les associations patriotiques départementales ne déposent des gerbes au mémorial, à l'issue de l'appel des morts. Roger Souchal, président de l'Amicale des anciens du GMA Vosges, a souligné dans son discours « l'œuvre monumentale de combattement » et non pas les conséquences d'embuscade de cette bataille.

Comment ne pas qualifier d'œuvre le rassemblement, deux mois avant la libération du secteur, en ce début septembre, d'hommes ni femmes ni instruits militai-



Maître Roger Souchal, président du GMA et ses compagnons se recueillent.

rennent, sur un terrain non dominé à la vue, alors que les forêts protectrices sont à quelques kilomètres. Viombois se situant en plein milieu de la ligne de résistance allemande composée de troupes aguerries par cinq années de lutte.

Répondant les 434 morts du GMA, le président Souchal a insisté sur le fait que « ces événements sont mémorables, afin de vivre en paix ». De très nombreuses personnalités et formations étaient présentes, notamment Eric Matte, le sou-

verain de Lunéville, les élèves du Club Résistance du collège de Baccarat, Gilbert Triser, maire de Neufmaisons, la musique municipale de Horn-2-Étage qui, avec brio, a interprété les hymnes et un émouvant Chant des Partisans.

Souvenirs et recueillement à Viombois le 7 septembre 2008 (photo DNA)

combats respectifs et Bernard Metz vers son destin.

Un grand témoin de la conscience alsacienne

Quand il parvient à Toulouse le jour même du débarquement, nanti des directives définies à la réunion de Couzon, Bernard Metz ignore encore la tournure que va prendre l'évolution de son action. Dans le cadre du Réseau la priorité est de longue date donnée au combat militaire et pas au positionnement politique.

Cependant en mars 1944 il a rencontré à Paris le Colonel Zeller, de retour d'Alger, qui lui fait savoir que le moment est venu d'un ralliement sans ambiguïté à l'action du Général de Gaulle. A la même époque Gilbert Grandval, choisi par Londres comme Délégué Militaire Régional pour l'Est de la France, transmet le même message à Kibler et d'Ornant.

Les dirigeants du G.M.A. Sud s'appuient encore sur les officiers de l'O.R.A. (Pfister, Conze, Pommies). Mais simultanément Bernard Metz discerne, en particulier dans le Lot, un nouvel horizon de la Résistance en marche, celui des maquisards F.T.P. du Parti communiste : il les perçoit et les approche dans un esprit de prudent réalisme.

Nous sommes à la mi-juillet et vont se succéder pour notre jeune Sous-lieutenant, aux côtés de ses amis Diener et Fischer, des rencontres aussi importantes pour lui que pour ses camarades. C'est d'abord le choix de Malraux et, avec la caution de ceux qui avaient lu l'écrivain et notamment d'Emile Baas, il exonérera l'auteur de *L'Espoir* de sa réputation d'extrême gauche. Il me parlera fréquemment des réticences de beaucoup comme par exemple celle du Commandant Pleis. Il s'en expliquera plus tard : « Avec Malraux notre entreprise cessait d'être une petite affaire alsacienne et rejoignait des causes plus universelles. »

La coloration sociologique du G.M.A. Sud se modifie avec l'arrivée du Lieutenant-colonel Jacquot, officier non conformiste ayant travaillé avec le Général Frère qui venait de mourir au Struthof, et surtout avec celle d'André Chamson, huguenot très affirmé, qui usera de ses relations avec de Lattre pour mobiliser les véhicules permettant à tous ces volontaires de rejoindre Dijon.

Deux mois plus tard c'est d'Ornant qui, ayant rejoint le Chef de la 1^{ère} Armée à Besançon, introduit Metz chez le Général. Celui-ci, rapidement impressionné par sa personnalité, l'interroge sur la situation de l'Alsace et des Alsaciens et lui propose séance tenante de l'accompagner en direction de Montbéliard avec William Bullitt, mandaté par Roosevelt auprès du Général. Bullitt était un diplomate américain ayant travaillé au temps du Traité de Versailles avec Wilson dont il voulait écrire la biographie avec Sigmund Freud. A la table de de Lattre il rencontre également Robert Schuman qui un soir, en pleine bataille d'Alsace, l'entretient de l'avenir de la France et de l'Allemagne. C'est enfin du Général que Bernard Metz reçoit l'ordre de mission l'habilitant à rejoindre dans la banlieue de Périgueux Monseigneur Ruch, Evêque de Strasbourg, pour le réintroduire dans sa cathédrale interdite depuis 1940.

Tout le désignait pour cette mission. Acteur influent et efficace du Réseau Martial, il était aussi porteur de la spiritualité inhérente à une certaine Résistance. Il l'avait été parmi les promoteurs de *Témoignage Chrétien*. Devant notre ami j'évoquais cette messe du 15 août 1944 rassemblant les Routiers de Belfort autour de leur aumônier l'Abbé Pierre Dufay avant leur départ pour le maquis du Ballon d'Alsace. Ils rejoindraient quelques semaines plus tard la Brigade Alsace-Lorraine. Mon père et Dufay – qui devait être tué près d'Erstein en fin d'année – s'étaient rencontrés une dernière fois à la cure de Giromagny.

Nous parlons de ceux qui étaient morts pour la liberté et évoquons avec une certaine gravité la communion des héros qui était pour lui le versant profane de la communion des saints. Nous méditons ensemble de l'importance du dernier livre que Dietrich Bonhoeffer avait rédigé en prison, *Résistance et Soumission*. Ce théologien protestant de Berlin dans ses jeunes années avait réfléchi et travaillé sur la communion des saints.

Nous discutons assez fréquemment des publications concernant ces années de notre histoire. Telle biographie d'Henri Frenay, un moment proche de Dugler et du Père Chaillet, l'inspirateur de *Témoignage Chrétien*, lui faisait dire : « Ce grand résistant était aussi un personnage attachant. ». Trois mois avant sa mort je lui exprimai l'importance du livre de mémoires de Daniel Cordier, retraçant certains épisodes intéressants des résistants d'Alsace. Les services de Jean Moulin avaient acheminé à Londres Jacques Kalb qui, sous le nom de Jacques d'Alsace, allait s'exprimer à la B.B.C., ainsi que le Colonel de Linarès proche du Réseau et son adjoint le Commandant Derringer dont j'avais entrevu la haute silhouette à Belfort et qui avait été pressenti pour diriger la Brigade Alsace-Lorraine avant Malraux. Bernard Metz ajoutait : « Il faudra écrire quelque chose sur le livre de Cordier. »

Lors de l'ouverture du Mémorial il apparut, qu'en dépit d'un concours de commissions, d'experts et d'historiens, l'esprit de mémoire sélective avait prévalu s'agissant de la Résistance de notre région. Sa réalité historique en était pratiquement absente et, sous des artifices de présentation, à l'évidence travestie. C'est dans ce contexte de forte émotion que, sous l'impulsion de Bernard Metz, nous avons créé la Coordination du Réseau Martial avec nos amis Roger Souchal et Jean Pierre Spenlé présidant les Amicales des Anciens des G.M.A. Vosges et Suisse.

C'est en cette circonstance que, accueillis ici même par Marcel Spisser, nous avons été conduits à nous exprimer et finalement, avec l'appui du Président Richert, notre action et notre requête aboutirent en 2006. Au cours de l'été 2008 notre ami me dit : « Nous irons à Viombois (2) pour la commémoration annuelle de la tragédie du 4 septembre 1944 et des 400 morts du G.M.A. Vosges trop longtemps méconnus. »

Bernard Metz était un grand esprit, il était aussi une grande âme. Il a donné un sens à l'action et au sacrifice de tous ceux qui avaient été ses

camarades. Il y avait dans sa démarche et sa mémoire comme une volonté de rédemption. Nous n'oublierons pas sa forte présence et la grandeur de son témoignage. ■

Bernard Veit

(1) Voir « Le réseau Martial », article de Bernard Metz, Jean-Pierre Spenlé, Roger Souchal et Bernard Veit in *Courrier du Mémorial* n°8, octobre 2006 page 3.

(2) Voir « La tragédie du maquis de Viombois », article de Bernard Veit in *Courrier du Mémorial* n° 14, octobre 2009 page 4.

Témoignage chrétien

Numéro spécial de 64 pages des *Cahiers du Témoignage chrétien* (XX – XXI – XXII – XXIII) intitulé « Alsace et Lorraine, Terres françaises » Octobre - Décembre 1943.

Voir article de Bernard Veit in *Courrier du Mémorial* n° 11 (avril 2008), pages 10 et 11.

Entre novembre 1941 et juillet 1944, il y eut 16 numéros de *Témoignage chrétien*. C'étaient des textes très denses, imprimés en très petits caractères pour économiser le rare papier, mais d'une haute tenue doctrinale, richement documentés, relatant des faits confirmés.

Les cahiers, sauf le premier qui n'en comportait que 16, avaient tous 32 pages, avec une exception : celui qui nous occupe ici qui en comportait 64.

Imprimé clandestinement à Lyon, il fut tiré à 60 000 exemplaires et diffusé dans toute la France.



Un groupe familial de six cousins, tous anciens éclaireurs unionistes, tous entrés séparément dans la Brigade, âgés de 20 à 26 ans, comptait un deuxième classe, deux caporaux-chefs, deux sergents, un capitaine ; un bachelier, un professeur, trois ingénieurs, chimistes ou agronomes, un polytechnicien ; un mort, un blessé grave, deux blessés plus ou moins légers, deux indemnes.

On ne construit pas une statistique avec 4 millièmes de l'effectif, c'est évident, ce n'est qu'un signe.

Le brave maire de Strasbourg, Charles Frey, sachant le nombre de diplômés présents dans la Brigade, connaissant de nombreux fils de familles notables alsaciennes qui s'y retrouvaient, avait demandé à de Lattre que cette Brigade curieuse ne soit pas exposée dans des missions de sacrifice et fut reçu comme un général sait répondre à de telles incongruités.

Pire, la Brigade étant au repos à Remiremont vers les 11-14 octobre 1944, Robert Schuman et Charles Frey vinrent la retrouver et, s'adressant à nos hommes rassemblés, y tinrent en conférence des propos du type « *il y a eu assez d'Alsaciens morts en Russie, arrêtons de verser du sang.* ». Nos chefs mirent fin immédiatement à cette intrusion. Ainsi donc, les élus, et pas n'importe lesquels, voyaient dans les soldats de la Brigade les acteurs de la reconstruction civique, morale et matérielle de nos provinces éprouvées.

Dans les villages où elle passait, des poules disparaissaient et l'on parlait des Tsiganes de la Brigade ou mieux, d'une brigade de Gitans. Elle n'avait pas le style d'une unité d'active.

Son chef repose au Panthéon, son officier de liaison remit le grand cordon à de Gaulle élu Président en tant que Grand Chancelier de la Légion d'Honneur. Le premier de ces deux romanciers fut couronné du Goncourt, l'Académie Française élit le second.

On y comptait deux ecclésiastiques par bataillon et plus de médecins que de compagnies, enfin de médecins ou d'étudiants en médecine.

Pour y voir clair dans ce désordre, il faut remonter aux origines, il faut remonter à Bernard Metz et suivre à la trace les contacts qu'il prit pour constituer dans la mouvance de la Septième Colonne d'Alsace, cette unité étrange, force militaire certes, mais puissante force de frappe pour prendre en main la dénazification de la jeunesse alsacienne. C'était sa volonté secrète.

Son patron, Dungler, s'était constitué un état-major de sa pensée politique, l'Action Française, de plus il était pétainiste et reçu par le maréchal. C'est l'entregent de l'abbé Pierre Bockel qui avait introduit Metz, dépourvu de toute couleur politique apparente, mais d'un patriotisme déterminé. Pour constituer les bases du Groupe

Mobile Alsace organisé en zone, à l'origine non occupée, au début sous les ordres de Kibler, libre à charge d'en rendre compte, puis isolé, il fut totalement maître de ses choix à partir du débarquement.

Pendant deux années, il a sillonné la France à la rencontre d'Alsaciens et de Lorrains évacués ou évadés pour mettre sur pied son affaire. Après le retour des évacués de septembre 1939, les catégories suivantes étaient restées en zone non occupée : les étudiants de l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand, les élèves des écoles normales d'instituteurs, les évacués susceptibles de se refaire une situation professionnelle (fonctionnaires, militaires, professions libérales et autres), le personnel de diverses PME qui de leur propre initiative ou

contre les Allemands ? Cette distinction n'est pas anodine ou byzantine, de loin pas : guerre ou croisade. Par son grand-père, fondateur de la Démocratie Chrétienne alsacienne, Bernard Metz n'avait aucune inclination pour les régimes autoritaires, contrairement aux Dungler et associés. Les plus clairvoyants de la Brigade partaient en croisade, mais c'était aussi une guerre...

Dungler était en cheville avec l'OMA du général Frère (plus tard ORA : Organisation de Résistance de l'Armée). Cette proximité apportait une richesse essentielle : les contacts locaux avec les officiers qui, dans leurs départements, tentaient un travail parallèle en milieu militaire. Bernard Metz a cherché à être présenté et connu par des responsables de haut niveau. C'est ainsi qu'il réussit à débloquer l'impasse due à l'absence du chef du GMA sud prévu par la 7^{ème} colonne et, officiellement, au dernier moment, par un trait de génie, à faire nommer Malraux et détacher les Alsaciens et Lorrains des unités locales de résistance.

Par Pierre Stahl du bureau des jeunes réfugiés à Vichy, il était riche des noms et adresses de tous les groupes de jeunes, scouts, JEC, JOC, Compagnons de France (noyautés par des scouts) et autres. Où resserrait-il ces listes ? Je pense à Couzon et dans son inépuisable mémoire, seul coffre fort inviolable.

Il lui fallait constituer des groupes grâce à des hommes solides, ayant vécu la guerre de 1939-1940, donc officiers de réserve ou d'active, déterminés, susceptibles d'ascendant, d'autorité. Orienté par des personnes en charge des évacués, il réussit ainsi à constituer des « centurions » à Limoges, Périgueux, Bergerac, Razac sur l'Isle, Toulouse, Clermont : deux furent éliminées par la Gestapo.

Chacun des bataillons de la Brigade eut ainsi son style : le bataillon Strasbourg était celui des instituteurs, celui de Metz était guidé par des militaires de carrière et Mulhouse par des industriels, commerçants et même un vigneron.

Il faut, en conclusion, souligner que cette Brigade avait une très forte potentialité civile et, de fait, la guerre finie, ce sont deux anciens qui tinrent la Direction de la Jeunesse et des Sports du Bas-Rhin jusqu'à leur retraite. Elle fournit des cadres au Rectorat et nombre de proviseurs. Et nombre de maires étaient d'anciens de la Brigade. Il faut vraiment tresser une couronne de lauriers au génie prospectif de Bernard Metz. ■

Edmond Fischer

Ancien de la B.A.L (capitaine, il a commandé la compagnie Rapp du bataillon Metz)



Couverture du livre de Léon Mercadet

sur ordre gouvernemental s'étaient ou avaient été transférées loin des zones de combat dès avant la guerre ou à sa déclaration, les familles expulsées, les juifs. Se sont ajoutés les jeunes Alsaciens fuyant la contrainte nazie et dont beaucoup s'étaient engagés dans l'armée de l'armistice, ainsi que les Lorrains des zones francophones expulsés en masse. Ces réfugiés constituaient, par force, une sélection, un écrémage patriotique, social, intellectuel et surtout de caractère.

Les scoutismes catholique, protestant et autres des expatriés étaient « toujours prêts » à répondre aux sollicitations de Bernard Metz, comme les membres de la JEC ou de la JOC.

L'état-major de la 7^{ème} colonne d'Alsace luttait contre les Allemands, Bernard Metz, comme Bockel, luttait-il contre les Nazis plutôt que

De la reconquête militaire à la libération des esprits : un itinéraire cohérent

Dans ce cahier consacré à la mémoire de Bernard Metz, le président du Comité pour la Mémoire de la Brigade Alsace-Lorraine, Edmond Fischer, m'a demandé d'évoquer comment l'engagement dans la Résistance et la libération de l'Alsace se sont prolongés après 1945 dans le choix d'une vie professionnelle à travers la trajectoire d'Antoine Diener-Ancel. En tant qu'historienne et fille d'Ancel, j'ai été élue membre du COMEBAL en 2003.

Il me semble juste de donner la parole à Bernard Metz, qui recruta Ancel pour le réseau Martial et témoigna de cet engagement dans la résistance aux obsèques de son ami, le 30 avril 2005. J'esquisserai ensuite les moments d'engagement professionnel qui illustrent une fidélité aux engagements dans la résistance et au programme du Conseil National de la Résistance.

« Le 13 mai 1972, les Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine ont tenu leur 27^e congrès en Dordogne, à Cendrieux, dans la clairière de Durestal puis dans le bourg de Vergt. André Malraux, revenait dans les bois de Durestal pour la première fois depuis mai 1944, il inspectait alors le plus important maquis d'Antoine Diener-Ancel. Son discours conserve pour les Anciens de la B.A.L une portée profonde par l'interpellation qu'il leur avait lancée : *« je vous en fais témoins, en ce jour anniversaire, vous mes compagnons d'hier, vous serez peut-être mes compagnons éternels »*.

Cher Ancel, parce que nous l'avons commentée ensemble, c'est dans ta bouche que je mets aujourd'hui cette interpellation adressée aux quelques Anciens ici présents, ainsi qu'à tous les tiens.

« Car tous nous devons témoigner de ce que tu as été :

Toi, le Lorrain fils d'Alsacien,

Toi, l'instituteur, officier de réserve,

Toi le réfractaire à l'annexion nazie de nos terres, résistant ainsi dès le premier jour,

Toi le chef de maquis, découvreur d'André Malraux sous le pseudo de colonel Berger,

Toi, le chef du bataillon le plus éprouvé de la B.A.L,

Toi, le membre fondateur puis le président de l'Amicale des Anciens,

Toi enfin, qui la paix retrouvée, te mis au service de la Jeunesse et de l'Éducation populaire en Alsace ».

Quand Antoine Diener naît à Freyming le 9 janvier 1916 en Moselle, cette terre comme l'Alsace est terre d'empire allemand ; ce n'est qu'après la victoire alliée de 1918 qu'il est avec sa famille réintégré de plein droit dans la nationalité française. Pour son père, Antoine Diener né à Dambach dans les Vosges du Nord, instituteur formé à l'EN d'Obernai, ce retour à la France implique une immersion en terre française « de

l'intérieur » tant pour apprendre le français que s'adapter aux méthodes de l'enseignement français ; c'est à Bourg en Bresse qu'Antoine Diener suit sa première année d'école primaire, dans la classe de son père.

Destiné comme ses frères et sœur à embrasser la carrière paternelle, il prépare à l'école primaire supérieure de Saint-Avold le concours d'École Normale de Montigny-lès-Metz qu'il intègre en 1934. Cette école a formé 10 futurs volontaires de la B.A.L :

Alfred Streif qui rejoint la résistance dans le Gers tandis que les 9 autres rejoignent celle de Dordogne, Paul Rousselot l'aîné, Adelphe Peltre, Antoine Diener, Alphonse Peiffer, Marcel Hanot, Ferdinand Diener, Raymond Bergdoll, Gustave Houver, et enfin le plus jeune Paul



Date inconnue mais antérieure à mars 1945. Ancel à l'état-major de la B.A.L. Au 1^{er} plan à gauche O. Landwerlin, le 3^{ème} vers la droite Ancel.

Diener, rélié à l'EN d'Obernai installée à Solignac.

À Montigny-lès-Metz, Antoine Diener élargit les horizons de sa formation professionnelle et intellectuelle en participant au groupe de réflexion qu'anime Marcel Légault. C'est à travers cette réflexion qu'il se détermine face au nazisme qui vient de prendre le pouvoir en Allemagne. Aussi s'engage-t-il dans la PMS grâce à laquelle il est affecté au peloton des élèves officiers de réserve à Saint-Cyr-l'École ; il y rencontre Paul Ricœur, retrouvé en 1958 à Strasbourg où le professeur d'histoire de la philosophie à la Faculté des Lettres participe comme lui au groupe « Esprit ».

En octobre 1937, le jeune sous-lieutenant Diener est alors nommé instituteur à Metzervisse, près de la frontière sarroise.

À son mariage en décembre 1937 avec Paulette Malet, institutrice, il choisit comme témoin Pierre Vaujour, rencontré à Saint-Cyr-l'École qu'il retrouve 7 ans plus tard lors d'un parachutage en Corrèze sous le pseudonyme de Commandant Hervé.

Après la déclaration de la guerre, Antoine Diener est affecté sur la ligne Maginot en Moselle ; le 21 juin 1940, il est fait prisonnier à Badonviller dans les Vosges d'où il est dirigé en Sarre dans un camp de prisonniers. Libéré en tant que Volksdeutscher le 17 juillet 1940, il choisit la liberté, muni d'une fausse carte d'identité qu'il s'est faite et d'un faux « Ausweiss » volé à la préfecture de Metz, et traverse la France

à vélo jusqu'en Dordogne où sa femme et sa fille sont repliées depuis l'été précédent. Les époux Diener sont affectés sur des postes d'instituteurs vacants de Dordogne, de Cubjac à Tourtoirac et enfin à Teillots en 1943.

Ils partagent le sort des réfugiés réfractaires à l'annexion de fait de l'Alsace-Moselle.

Marié, père de deux enfants, il répond sans hésitation en avril 1943 à l'incitation de son beau-frère Gustave Houver, responsable à Périgueux des groupes clandestins du réseau Martial.

A cette date, je ne l'avais jamais vu, mais j'avais rencontré Gustave Houver au domicile de ses beaux-parents, voisins du principal agent recruteur de nos groupes de Dordogne. Notre première rencontre eut lieu lors d'une réunion des cadres du réseau, imprudemment organisée à Périgueux pour les présenter au chef du réseau Martial, le commandant Marceau, Marcel Kibler. Antoine Diener s'y fit remarquer par sa critique pertinente de l'imprudence grave que constituait cette réunion dans un milieu lieu d'une quarantaine de résistants. Puis sous la menace d'une rafle des Alsaciens-Mosellans, Antoine Diener et Gustave Houver rejoignent en février 1944 un maquis de l'AS dans les bois de la Double ; trois semaines plus tard, Francine commandant de l'AS Dordogne en confie le commandement à A. Diener alias Ancel tandis que G. Houver alias Christophe reprend ses activités de liaison. Celui-ci est arrêté à Limoges le 6 avril 1944 avec trois membres du réseau trahis par un responsable des MUR de Périgueux. Dorénavant, Ancel assure la coordination des groupes du réseau Martial à partir du maquis.

C'est dans l'un de ces maquis que je rencontre Ancel le 29 mai 1944, rencontre brève et peu amène car je n'apporte ni armes ni finances. Le débarquement du 6 juin 1944 est accompagné d'un appel à Radio Londres à tous les Français en âge de combattre, le maquis Ancel est alors submergé par un millier de jeunes hommes ; dans le même temps, la division Das Reich remonte de Montauban vers le front de Normandie et tente d'anéantir les maquis qui la harcèlent. Aucun parachutage ne permet d'armer de tels effectifs. Il faut alors une autorité incontestée à Ancel pour obtenir des cadres du Conseil Départemental de la Libération de se dessaisir de tels effectifs et renvoyer chez eux les jeunes gens ; le camp des bois de Durestal se disperse pour raison de sécurité en plusieurs petits maquis... Entre temps, Ancel avait contacté une « mission interalliée » dans l'espoir d'obtenir des armes ; il y rencontre le Colonel Berger, pseudonyme sous lequel il croit reconnaître Malraux. Ce dernier cherche des troupes et vient estimer la réalité du maquis en se rendant à Durestal, Ancel remarque le charisme éloquent que manifeste le colonel Berger.

La promesse d'armement devient effective ; deux parachutages sont effectués le 14 juillet à midi par 200 fortresses volantes, l'un en Corrèze sur le plateau de Moustoulat, l'autre

sur le causse de Lubersac dans le Lot.

C'est le 27 juillet que, parvenu à retrouver Ancel près de Cendrieux, j'apprends et l'appui du Colonel Berger et la confiance du chef des FFI de Dordogne qui chargea Ancel de réceptionner en Corrèze les armes destinées à toutes les forces FFI de Dordogne. Cette confiance motivée par l'indépendance d'Ancel envers toutes les factions de la résistance locale explique le fait qu'il fut aussi chargé de saisir en gare de Neuvic le « trésor » du train de la Banque de France, mission menée de main de maître avec le capitaine Gandouin. Ancel et moi savions que, quelques jours plus tôt, A. Malraux, colonel Berger, avait été capturé près de Gramat dans le Lot par une formation de la Wehrmacht se repliant sur Toulouse. Néanmoins, la « mission interalliée Lot-Dordogne » poursuivait ses activités dont les liaisons radio avec Londres. Ancel me propose alors de nous y rendre pour tenter d'informer Londres que le commandant H. Derringer était toujours attendu par le réseau Martial pour prendre le commandement des maquis réunis. Ce rappel est resté sans réponse jusqu'au 15 août, date à laquelle je retrouve Ancel. Ce même jour, ses maquis subirent un dernier assaut près du village d'Atur où 5 hommes furent tués juste avant la libération de Périgueux, à laquelle ils participent.

Le 20 août Périgueux libéré, Ancel y regroupe ses effectifs – 600 hommes – et dans l'attente du regroupement avec les maquis de Toulouse, ils participent aux combats de la libération d'Angoulême. De même, il procède à l'organisation du bataillon et obtient des FFI de Dordogne des moyens financiers (pris sur la part du trésor de la Banque de France revenue à la résistance locale) et une trentaine de camions gazogènes (à charbon de bois !).

Avant le départ fixé au 10 septembre 1944, restait à régler la difficile question du commandement. Plusieurs contacts, menés par Ancel, conduisent Malraux à accepter le commandement de l'unité constituée du Bataillon de Dordogne (futur Bataillon Strasbourg) et de celui de Toulouse (futur bataillon Metz). Par Ancel qui l'en avait informé dès leurs premières rencontres de mai-juin 44, Malraux connaît les visées des maquisards alsaciens-mosellans, il a pu en constater la combativité et la discipline dans les bois de Durestal et lors des combats de Périgueux et d'Angoulême. Malraux exerça son commandement en s'appuyant constamment sur les avis d'Ancel. Il faut encore surmonter les réticences de ceux qui ne connaissent de Malraux que sa réputation de compagnon de route des communistes, Indochinois, Allemands et Espagnols. Ancel est un des rares d'entre nous à avoir lu ses romans, il a perçu le charisme de l'écrivain.

Pour éclairer les réticents, Ancel et Adelphe (Peltre) font appel à Emile Baas, professeur de philosophie au lycée de Rodez ; ils le connaissent, ils ont participé en août 1941 et 1942 aux Carrefours des Tilleuls que ce der-

nier organise : rencontres d'enseignants catholiques, alsaciens et mosellans, préoccupés de préparer le retour en Alsace-Moselle, plus spécialement de réfléchir à l'éducation de la jeunesse à l'école et dans ses loisirs. E. Baas est aussi co-auteur avec P. Bockel du cahier de *Témoignage Chrétien* : « Alsace et Lorraine, terres françaises » publication clandestine de 1943. Ils le convainquent de rencontrer Malraux, Bockel et les officiers du bataillon à Toulouse.

L'unité constituée doit amalgamer les Alsaciens et Mosellans issus des maquis de mouvances diverses, AS, ORA, FTP, des Périgourdiens et Toulousains accompagnant leurs camarades. Cet amalgame donne une tonalité spécifique à ce que Malraux baptise Brigade Alsace-Lorraine le 6 septembre, qualifiée d'« indépendante » lors de son rattachement à la Première Armée Française le 16 septembre à Dijon, où elle est augmentée d'un bataillon constitué de maquisards alsaciens-mosellans de Savoie et Haute-Savoie.



20-08-1944, Périgueux libéré. Ancel au milieu des siens, au 1^{er} rang : Ferdinand Diener, Ancel, Adelphe Peltre, au 2^{ème} rang : Antoine Diener père, Paul Diener, Georges Schmitt, tous futurs membres de la B.A.L.

Ses soldats ne disposent ni d'armes, ni de casque ni d'habillement ; ils sont pourtant immédiatement engagés sur les contreforts des Vosges en soutien des chars de la 1^{er} DB affrontés aux Panzerfaust dans les chemins forestiers de Bois le Prince. Premier arrivé sur place, le bataillon Strasbourg que commande Ancel livre de durs combats pendant trois semaines, perdant 30 hommes dont son ami Adelphe Peltre monté en ligne avec lui pour porter aux soldats les premiers casques.

Outre son deuil personnel, Ancel doit surmonter le découragement des nombreux camarades des tués et blessés ; il doit surtout faire face à la défection d'un tiers des hommes, refusant, fin octobre, de signer l'engagement individuel volontaire qu'il n'avait pas été possible de leur

soumettre plus tôt. Ancel parvient à combler ces défections en recrutant des volontaires vosgiens. Quelques semaines plus tard, le bataillon Ancel entre en Alsace le long de la frontière suisse et doit arracher à l'ennemi qui s'acharne la route entre Altkirch et Dannemarie. Le 27 novembre, le bataillon a perdu 10 hommes et une vingtaine de blessés dont Ancel lui-même qui refuse de se séparer de ses hommes.

La B.A.L est bientôt mise par le Gal de Lattre de Tassigny à la disposition du gouverneur militaire de Strasbourg, libérée le 23 novembre 1944 par la 2^e DB de Leclerc. Elle s'y installe le 6 décembre 1944 ; après trois semaines de répit, elle est contrainte de remplacer dans le secteur sud de Strasbourg la 2^e DB, appelée sur le front des Ardennes.

Les trois bataillons de la B.A.L montent la garde sur le Rhin du pont de Kehl à Gerstheim avec des effectifs dix fois inférieurs à ceux de la 2^e DB, sans armes lourdes ni chars. Le PC d'Ancel est alors à Plobsheim où lui parvient le 8 janvier 1945, le message de l'encerclement de deux compagnies de son bataillon dans le secteur de Gerstheim ; la moitié des effectifs encerclés arrivent à rejoindre Plobsheim en traversant à la nage le canal de décharge de l'Ill, les autres, dont les blessés, sont capturés ; enregistrés alors comme « disparus, présumés prisonniers » on redoute le pire si leur appartenance à une unité issue des maquis est découverte. Une division de la Première Armée vient alors en renfort auprès des bataillons de la B.A.L, toujours au sud de Strasbourg.

La mission de la B.A.L, définie lors de son rattachement à la Première Armée Française, se limitait à la libération de l'Alsace et de la Moselle ; aussi sa dissolution est-elle prononcée le 15 mars 1945 après la réduction de la poche de Colmar et le repli allemand dans le nord, l'Alsace étant enfin libérée. La majorité des volontaires retourne à la vie civile, une partie se réengage à la 3^e demi-brigade de Chasseurs et poursuit le combat en Allemagne.

Ancel est l'un de ceux qui retournent à la vie civile, se consacrer aux tâches auxquelles il se préparait lors des Carrefours des Tilleuls, organisés par E. Baas. »

Ainsi se termine le témoignage amical de Bernard Metz, dont la prodigieuse mémoire lui permit de le prononcer sans note.

Lors de la dernière entrevue entre Bernard Metz et son ami Ancel, quelques jours avant la mort de ce dernier, ils évoquèrent ce soir du 15 mars 1945, fin d'une aventure commune mais non d'une estime qui très vite allait se transformer en amitié fidèle.

Quels étaient leurs projets ?

Bernard Metz allait reprendre ses études de médecine et explorer les ressorts et mécanismes du sommeil car il avait constaté chez les résistants rencontrés des capacités étonnantes à en vaincre la nécessité. Ancel, lui, avait

en tête la promesse engagée aux Carrefours des Tilleuls, œuvrer à libérer les Alsaciens-Mosellans de l'idéologie nazie inculquée par la propagande et la répression.

Les lendemains de la libération des 3 départements annexés de fait par l'Etat nazi ont été préparés par les instances des mouvements de résistance et le gouvernement provisoire de la France.

Le Secrétariat d'Etat à la Jeunesse auquel œuvrent de nombreux cadres issus des mouvements de jeunesse scouts envoie à Strasbourg en avril 1945 Etienne Juillard, assistant de géographie à l'université de Nancy qui prend immédiatement contact avec le mouvement « Jeune Alsace » animé par Florent Holweck, Fred Maurer, A. Jesel. Florent Holweck est l'ami d'enfance de Bernard Metz, il l'a mis en contact avec G. Bennet à Marseille en 1944. Ancel rejoint l'équipe dans un local réquisitionné de l'immeuble de la place de l'Université, ayant pendant l'annexion nazie hébergé les services de la Hitlerjugend : un étage pour « Jeune Alsace », un second pour la direction départementale avec Louis Haeringer-Dominique au bataillon Strasbourg de la B.A.L, et un troisième pour Etienne Juillard qui pilote la direction à l'échelle régionale.

Cette unité de lieu favorise des contacts constants pour un même projet :

- réorganiser et unir les mouvements du scoutisme des trois religions concordataires,

- organiser sous une même direction les différents mouvements de Jeunesse et d'Education Populaire, dans un contexte politique de concurrence entre les organisations satellites des partis politiques renaissants,

- créer un organisme de formation de cadres des mouvements d'Education Populaire dans la mouvance du mouvement Peuple et Culture de Joffre Dumazedier, Joseph Rovin, Bégnino Cacérés issu d'Uriage, dans le but de faire (re) connaître la culture française à une population qui pendant cinq ans avait subi l'interdiction de parler et lire le Français.

Les stagiaires sont le reflet d'une société alsacienne diverse, constituée de strates reconnaissables et parfois antagonistes : ceux qui ont subi l'oppression nazie et les réfugiés, « revenants », peinant à retrouver leur chère province, les incorporés de force et les résistants, les chrétiens et les laïques.

Ancel est nommé directeur du Centre Educatif de la Montagne Verte, installé route de Schirmeck dans la villa Gruber réquisitionnée, qui est inauguré le 5 juillet 1945. Les locaux sont vastes et permettent d'organiser des stages en internat de 8 à 10 jours soit à la demande des mouvements de jeunesse soit proposés par le centre en liaison avec l'Inspection Académique.

Une petite équipe l'anime aux côtés d'Ancel : Marthe Andlauer, Alsacienne, germaniste, « instrutrice spécialisée », Goll intendant, Marguerite Kuster maîtresse de maison, une secrétaire, un concierge.

Influence des habitudes scouts, tout le monde porte un totem.

Les stages poursuivent trois objectifs concrets :

- la formation des cadres des colonies de vacances, très nombreuses dans l'immédiat après guerre et seule possibilité de vacances pour la majorité des enfants ;

- l'initiation aux divers modes d'animation culturelle, musique et chorale, théâtre, photographie et cinéma, animation de bibliothèque, arts plastiques, ateliers lecture, poésie etc. ;

- diffusion d'une culture générale française avec sorties sur le terrain, conférences, histoire nationale et régionale en contrepoint à l'Umschulung nazie subie par les instituteurs et les professeurs alsaciens-mosellans sous l'annexion nazie.



Fin juillet 1944, dans les bois de Vergt, Duréstal, un des groupes du maquis Ancel, enfin des armes !

Toutes ces activités sont encadrées par des instructeurs spécialisés recrutés à l'échelon national, ceux de Peuple et Culture déjà cités, Lucette Chesneau qui vient du TNP, Malraux qui présente son roman *L'Espoir* ou des intervenants régionaux, Emile Baas philosophe, auteur du chapitre 3 du cahier de *Témoignage Chrétien* « Alsace et Lorraine, Terres françaises » est venu présenter le malaise alsacien entre les deux guerres, Camille Clauss a animé un atelier de dessin, E. Juillard conduisait sur le terrain encadrement et stagiaires dans la campagne alsacienne étudier une ruralité spécifique et s'initier à l'histoire de l'art, les Frères Jacques, Catherine Sauvage, chanteurs encore débutants, le mime Marceau ont animé des veillées...

En une courte décennie, le Centre, devenu en 1947 Centre d'Education Populaire de la Montagne Verte, peut afficher un bilan impressionnant.

A raison de deux stages par mois, onze mois par an, réunissant en moyenne 30 stagiaires, ce sont plus de 7 000 cadres des mouvements de jeunesse, enseignants, éducateurs qui ont été initiés aux activités culturelles et à la culture française.

A la mi-temps des années 1950 la mission semblait achevée. Ancel assume alors les fonctions d'Inspecteur départemental de la Jeunesse et des Sports et œuvre au renouveau et au développement d'associations culturelles, dont la Coopérative Régionale de Cinéma Culturel.

Emanation de « Jeune Alsace », la CRCC s'appuie sur le réseau des paroisses catholiques et protestantes pour diffuser en Alsace, dans les bourgs et villages, la pratique du ciné-club, à une époque où les salles de cinéma sont rares en dehors des villes et la télévision balbutiante.

La CRCC fournit l'animateur et le matériel qu'elle entretient, projecteur 16 mm et colleuse, les copies et même dans les premiers temps le drap immaculé qui sert d'écran. Je me souviens enfant du « cinéma à la maison » le dimanche

soir quand mon père rentrant d'une séance de ciné-club, nous initiait aux émotions du cinéma devant les films de Chaplin, Tati, Prévert-Carné, ou les premiers westerns !

Avec la création pour André Malraux d'un ministère de la Culture, l'Education Populaire connaît un second souffle et Ancel retrouve Malraux, non plus seulement à titre d'ancien de la B.A.L où l'estime réciproque avait forgé des liens de fidélité, mais désormais aussi sur le plan professionnel.

Très vite une Maison de la Culture est installée place du Foin, non loin de la Cité Administrative où se logent la CRCC et les bureaux de l'Inspection de la Jeunesse et des Sports, dans des locaux très improvisés et aujourd'hui détruits. Diverses activités permanentes s'y exercent, dont un club photo, un ciné-club, un atelier théâtre.

Une bibliothèque centrale de prêt s'y installe au rez de chaussée et les bibliobus commencent à circuler et présentent leurs rayonnages de livres sur les places des bourgs et des villages. Comme pour les ciné-clubs, il s'agit d'aller au devant des lecteurs et spectateurs de tous âges et toutes conditions au delà de la jeunesse en sortant de la capitale régionale. Le soutien aux compagnies de théâtre amateur répond aux mêmes préoccupations.

La formation des animateurs de ces activités culturelles n'est pas éludée. A partir de 1962, la CRCC constitue une équipe, dont je fus jusqu'en 1969, de formateurs d'animation de ciné-clubs : des stages initient pendant les week-ends les animateurs de ciné-club non seulement au maniement et à l'entretien du matériel prêté, au soin à apporter aux copies confiées, à l'utilisation de la colleuse en cas de rupture de pellicule, mais aussi à la sémiologie des images, au langage spécifique du cinéma, à son histoire, aux différents genres du cinéma, aux métiers qui contribuent à la réalisation d'un film.

Ainsi, durant trois décennies, sur le terrain aux heures de loisir de ses compatriotes, Ancel a été le serviteur fidèle de l'engagement qui l'avait conduit des Carrefours des Tilleuls à la Résistance et à la Libération de l'Alsace et de ses habitants. ■

Sources/ Archives d'Antoine Diener-Ancel

Bernard Metz, *De la septième colonne d'Alsace à brigade indépendante Alsace-Lorraine*, pages 175-207 et bibliographie, ss dir. A. WAHL *Les résistances des Alsaciens-Mosellans durant la seconde guerre mondiale 1939-45*, Metz 2006

Entretien avec Marthe Andlauer, adjointe d'A. Diener au Centre d'Education Populaire de 1945 à 1953, réalisé en mai 2005.

Marie-Noël Diener-Hatt, janvier 2011

PMS : Préparation Militaire Supérieure

AS : Armée Secrète

FTP : Francs Tireurs Partisans

MUR : Mouvement Unifié de la Résistance

Ayant obtenu son doctorat en médecine en 1948, Bernard Metz fut nommé professeur agrégé de physiologie en 1955 puis titulaire de la chaire de physiologie appliquée à la faculté de médecine de Strasbourg en 1962. Parallèlement à sa carrière universitaire, Bernard Metz a développé une carrière de chercheur de renommée internationale.

Fondateur, puis directeur du Centre d'Études Bioclimatiques du CNRS de Strasbourg de 1965 à 1985, il y a dirigé plusieurs équipes constituées par des enseignants-chercheurs de la faculté de médecine et des chercheurs et ingénieurs, techniciens et administratifs (ITA) du CNRS. Ces équipes pluridisciplinaires, car formées par des médecins, des psychologues et des ingénieurs ont centré leurs recherches sur l'homme au travail

Il a ainsi déplacé bon nombre de ses chercheurs pour une campagne de mesures en zone saharienne afin d'étudier les capacités thermorégulatrices de l'homme placé en conditions extrêmes. Dans les années soixante, il a impliqué les chercheurs et techniciens de son laboratoire dans la collecte répétée de données physiologiques chez des mineurs travaillant à plusieurs centaines de mètres de profondeur dans les mines de potasse d'Alsace. Ceux qui ont participé à ces descentes dans la mine se souviennent encore de son enthousiasme communicatif et des conditions très particulières dans lesquelles ces mesures étaient pratiquées. Il y avait là une grande fierté pour ces hommes de laboratoire à côtoyer les mineurs et à concrétiser l'application de leurs connaissances en thermophysiologie humaine.



Bernard Metz (à droite) dans son labo recevant la visite de l'astronaute américain Schweickard en 1969

ou placé dans son cadre de vie habituel. L'étude des effets des facteurs physiques de l'environnement (bruit, chaleur et humidité principalement) constituait l'axe dorsal de ce laboratoire consacré à la physiologie appliquée à l'homme. Les compétences de Bernard Metz et son approche très pragmatique des problèmes posés, associées à un remarquable esprit de synthèse, faisaient de lui une personnalité scientifique de premier plan. Il savait notamment « sortir du laboratoire » pour effectuer des recherches sur le terrain.

Tout au long de sa carrière, Bernard Metz présida plusieurs associations et sociétés scientifiques. Spécialiste de l'homme au travail, il fut en 1960 l'un des fondateurs de l'International Ergonomics Association (IEA) dont il organisa le congrès international à Strasbourg en 1970 et qu'il présida de 1970 à 1973. Ses compétences scientifiques et sa très bonne connaissance de l'anglais et de l'allemand l'ont conduit à siéger au sein de l'International Standard Organisation (ISO) ainsi qu'au Centre Européen de Normalisation (CEN). Il participa égale-

ment à la fondation de la Société d'Ergonomie de Langue Française en 1963 et présida cette dernière en 1991 et en 1992. En tant que président de la commission « Ergonomie » de l'Association Française de Normalisation (AFNOR), il prit part à de nombreux travaux de normalisation de 1974 à 2000. Bernard Metz a présidé de 1969 à 1989 le conseil scientifique de l'Institut National de Recherche pour la Sécurité du travail et la prévention des maladies professionnelles (INRS). Il a également présidé le Haut Comité d'Etude et d'Information sur l'Alcoolisme auprès du Premier Ministre de 1977 à 1983. De 1983 à 1986, il fut membre du Conseil Scientifique de la Défense Nationale. Sur le plan local, il a présidé de 1970 à 1990 le Comité Départemental de Prévention des maladies professionnelles ainsi que le Comité Départemental de la Prévention de l'Alcoolisme du Bas-Rhin.

Pour tous ceux qui l'ont approché, le souvenir de Bernard Metz restera attaché à l'homme exemplaire qu'il a su rester tout au long de sa carrière. Son charisme, son écoute et sa proximité avec autrui étaient reconnus par ses collaborateurs et ses collègues, tout comme l'étaient son ouverture d'esprit et sa très grande gentillesse. Son approche scientifique de la physiologie humaine gardait à l'esprit la dimension unique de l'organisation et de l'interdépendance des différents systèmes. Il ne s'agissait pas de dissocier l'organisme en de multiples sous-unités indépendantes dans l'espoir que la connaissance précise de chacune d'elles puisse conduire à la compréhension de l'ensemble. Bernard Metz tenait résolument à considérer l'homme dans son intégrité sans d'ailleurs le séparer du milieu physique dans lequel celui-ci est amené à vivre. Ses anciens élèves gardent en mémoire ces principes et ils sont fiers de suivre son exemple. ■

Alain Muzet

Les morceaux choisis de Bernard Metz

Le Général, le sous-lieutenant et l'Évêque



Le 15 novembre 1944 après 22 heures à Besançon au Q.G. du Général de Lattre de Tassigny.

Le Général était debout entre une grande table de travail et des murs du bureau où étaient assemblées les cartes d'état-major de tout le territoire de Vesoul au Rhin et de la frontière suisse à Gérardmer. Il me fit approcher de la carte et me montra les axes de l'offensive qu'il me dit être sur le point de déclencher à travers la trouée de Belfort.



Le 8 mai 1996 Bernard Metz et Gustave Houver (président de l'amicale de la B.A.L.) honorent à Froideconche Mlle Seiler l'institutrice qui donna son terrain en octobre 1944 pour entermer les morts de la Brigade

Déjà interloqué par cette confiance, je le fus encore plus lorsqu'il me demanda si je croyais mes camarades de la Brigade Alsace-Lorraine moralement en état d'être engagés dans cette opération malgré les pertes déjà subies. Il ne mentionna pas les interventions d'élus alsaciens dont m'avaient informé mes amis de la section « Alsace » du 5^e bureau de l'état-major de la 1^{ère} Armée, mais je devinai que c'était là l'origine de la question qui m'était posée.

Ce fut un moment pathétique : comment pourrai-je, moi, sous-lieutenant à titre F.F.I., dire au Général d'Armée dont dépendent des dizaines de milliers de vies si les volontaires de la B.A.L sont encore prêts au sacrifice de leur vies comme ils l'ont été dans l'enthousiasme de la libération de la Zone Sud ? D'un souffle, je lui dis que, malgré l'épreuve du premier mois de combat dans les Vosges, les hommes voulaient aller au bout de leur engagement pour la libération de leurs terres natales, mais que, par contre, moi qui avais catalysé cet engagement j'estimais absolu-

ment nécessaire que le commandement fût économe de leurs vies maintenant que le sacrifice de plus d'une trentaine d'entre eux avait donné la preuve de leur détermination. Car il fallait tenir compte de ce que leur génération d'Alsaciens et de Mosellans était en cours d'anéantissement sous l'uniforme allemand et tenir compte aussi de ce que les combattants volontaires issus de la résistance alsacienne devaient être considérés comme une élite indispensable à la reconstruction de leurs provinces libérées.

Le Général m'avait écouté sans m'interrompre et j'eus l'impression qu'il n'avait jusqu'alors ni pris conscience de la saignée subie par l'Alsace et la Moselle du fait de l'incorporation de force, ni de ce que la vocation ultime des combattants volontaires de la résistance était de reconstruire le pays et d'en renouveler la société.

Après un silence, le Général me dit qu'aus sitôt la Brigade Alsace-Lorraine entrée en Alsace, en combattant comme les autres unités de la 1^{ère} Armée, il la fixerait dans un lieu symbolique où elle serait moins exposée. Il ne précisa pas à quels lieux il pouvait penser, et certainement ne devinait alors pas que ce serait Strasbourg et que ce lieu serait symbolique au point de devoir être défendu dans des conditions tragiques...

Manifestement préoccupé par l'état dans lequel la 1^{ère} Armée trouverait les Alsaciens qu'elle allait libérer les jours suivants, le Général voulut d'abord savoir si les volontaires de la B.A.L aspiraient à prendre en main l'épuration dans les départements annexés comme les organisations issues de la résistance étaient en train de le faire dans les départements déjà libérés du reste de la France. J'affirmai que je ne le croyais pas et que, surtout, dès l'origine du réseau Martial, il avait été formellement spécifié que seuls ceux qui avaient vécu l'annexion de fait et avaient été témoins directs des exactions des collaborateurs seraient habilités à juger ceux-ci.

Le Général me demanda quelles étaient, selon les informations collectées par la résistance alsacienne, les formes, les degrés et l'extension de la collaboration au sein des populations alsaciennes et moselanes annexées. Je répondis par quelques

exemples soit de collaboration par conviction d'appartenance au Deutschtum ou par adhésion à l'idéologie nationale-socialiste, soit de collaboration par ambition sociale ou par opportunisme économique, soit enfin de collaboration feinte pour masquer une action résistante clandestine. Mais je précisai que les vrais collaborateurs étaient vraisemblablement moins de 5% des adultes natifs des trois départements.

Ayant pris pour exemples quelques personnes connues, je fis remarquer qu'il était parfois difficile de se prononcer sur la réalité d'une collaboration. Et je pris pour exemple le cas de celui des vicaires généraux de l'évêque de Strasbourg qui celui-ci, Mgr Ruch, étant volontairement resté à Périgueux depuis 1940, avait accepté d'administrer le diocèse conformément à la législation des cultes du III^e Reich. Selon les informations reçues par Mgr Ruch et la résistance alsacienne, le comportement de ce vicaire général collaborateur pouvait être considéré tout autant comme faisant le jeu de l'occupant en confinant le clergé et les fidèles dans des célébrations liturgiques pour les détourner de la résistance spirituelle au nazisme, que comme une manière subtile de donner le change pour mieux dissimuler celle-ci...

Le Général soudain réalisa la portée du geste que constituerait le retour de l'évêque de Strasbourg dans son diocèse aux côtés du Général commandant en chef la 1^{ère} Armée française. Sans autre commentaire, il me dit sur le ton d'un ordre : « Allez le chercher et ramenez le à mon PC où qu' il soit quand vous reviendrez ».

Bernard Metz s'acquitte avec célérité de cette mission. Le 19 novembre il est à Périgueux, il repart le 21 au matin avec Mgr Ruch. Le 22, il passe par Paris (l'évêque devait remplir des formalités au Ministère de l'Intérieur et à la Nonciature) et là, il apprend coup sur coup la libération de Mulhouse et l'entrée de la 2^e DB à Strasbourg.

Le fait que Mulhouse et Strasbourg étaient maintenant libérées renforça la volonté de Mgr Ruch de se trouver au plus tôt dans son diocèse. Son projet avait obtenu l'approbation de l'envoyé du Pape, le Cardinal Tisserant, rencontré à la Nonciature, que du Ministre de l'Intérieur auxquels l'évêque

Les morceaux choisis de Bernard Metz (suite)

Le Général, le sous-lieutenant et l'Evêque



avait longuement rendu visite, mais dont celui-ci ne me révéla ni le contenu, ni les conclusions de leurs entretiens. Bien que le retour immédiat à Strasbourg ait été tentant, le fait que la ville se trouvait en secteur américain et que la 2^e DB était intégrée dans une armée américaine, excluait cette éventualité, ce d'autant plus que le retour de Mgr Ruch en Alsace n'était possible que grâce à l'initiative du Général de Lattre....

m'invita à venir le voir à Strasbourg où il était convaincu de se trouver à brève échéance, ce dont j'étais moi-même moins assuré...

C'est pourtant ce qui se réalisa le 17 décembre : Malraux et Jacquot, de même que de nombreux officiers, sous-officiers et hommes de la Brigade furent reçus dans la nef de la cathédrale par l'évêque lui-même qui présida la messe célébrée par Mgr Fischer, alors archiprêtre de la

une mine. Quant à Mgr Ruch, il avait décidé de se trouver pour la fête de Sainte-Odile, le 14 décembre, sur la montagne sainte où il était monté la veille y passer la nuit dans son appartement épiscopal.

Et, de fait, pendant son exil à Périgueux, pour Mgr Ruch ç'avait été le Mont Sainte-Odile plus que la flèche de la cathédrale de Strasbourg qui avait été le repère de son espérance. Il n'est donc pas étonnant



Quelques jours après la B.A.L., c'est le Général de Gaulle qui est accueilli à la cathédrale. De gauche à droite, Pierre Bockel, aumônier de la B.A.L., Mgr Ruch, le curé de la cathédrale, un inconnu, à droite le Général de Gaulle (Photo donnée à G. Schmidt par un journaliste des D.N.A)

Très vite nous reprîmes la route de Besançon où nous apprîmes à l'ancien PC du Général de Lattre que le nouveau venait d'être installé à Montbéliard. Il nous fallut près de 3 heures pour y parvenir tant le roulage était intense sur la route qui serpente dans la vallée du Doubs. C'est vers 21 heures que je pus confier Mgr Ruch et l'abbé Schmitt à un officier du cabinet du Général de Lattre. Il me promit d'assurer leur hébergement et de leur faire rencontrer le Général dès son retour dans la nuit.

Quand je pris congé de Mgr Ruch, celui-ci

paroisse de la cathédrale, et dont Pierre Bockel prononça l'homélie que l'on n'a pas oubliée. Un film de l'évènement est conservé par le service cinématographique des Armées.

Mais auparavant, l'évêque avait déjà reçu les honneurs d'une section du commando Iéna au Mont Sainte-Odile le 13 décembre. Le commando Iéna y avait établi son cantonnement dans les bâtiments de l'hospice pour effectuer une mission de nettoyage des forêts environnantes, celle au cours de laquelle le lieutenant Fred Streif fut tué par

qu'il y soit monté si tôt après son retour à Strasbourg. Il n'est pas étonnant non plus qu'il ait voulu qu'après sa mort, son cœur soit scellé dans une croix de grès rose, érigée sur un promontoire du Mont Sainte-Odile, tourné vers Strasbourg et d'où la vue embrasse la plaine d'Alsace, tandis que son corps reposerait dans le caveau des évêques voisin de la crypte où les Anciens de la B.A.L se retrouvent pour leurs cultes du souvenir. ■

Bernard Metz, Le Sous-lieutenant.
(Bulletin de l'Amicale Anciens de la B.A.L, 2000)

Directeur de la publication : Marcel Spisser
Coordination : Jean-Paul Gully
Responsable pédagogique : Damaris Muhlbach

Rédaction : André Bord, Marie-Noël Diener-Hatt,
Edmond Fischer, Barbara Hesse, Alain Muzet,
Pauline Poupon, Francis Rapp, Marcel Spisser,
Bernard Veit

Réalisation : CANDIDE

Impression : Sicop / Photos : D.R.
Dépôt légal : mars 2011

© Tous droits de reproduction réservés.

A M A M
Président Marcel SPISSER
Secrétaire Jean-Paul GULLY
Trésorier Claude MORANT
Tél. 03 88 29 98 15
j-p.gully@orange.fr

L'AMAM est soutenue par :

